

Table des matières

Texte 1 – Interroger l’habituel.....	2
Texte 2 – Liberté ou déterminisme ?.....	3
Texte 3 – Devenir un manque à gagner pour l’Etat.....	3
Texte 4 – La vie.....	4
Texte 5 – Lettre d’engueulade 1/les intelligences supérieures.....	4
Texte 6 – Lettre d’engueulade 2/ les vieux et les jeunes.....	5
Texte 7 – Quiproquo.....	6
Texte 8 – Le sens des règles.....	6
Texte 9 – La vertu nuit-elle à la santé ?.....	8
Texte 10 – Le mythe de Sisyphe.....	8
Texte 11 – Le mythe du bateau de Thésée.....	9
Texte 12 – Le conte zen de l’emballage.....	10
Texte 13 – un enfant pense-t-il ?.....	11
Texte 14 – histoire... de bras.....	13
Texte 15 - Le monstre.....	15
Texte 16 – Peut-on se dédoubler soi-même ?.....	16
Texte 17 - Aimer la différence.....	16
Texte 18 - La mort.....	17
Texte 19 - Le temps.....	17
Texte 20 - Attendre sans rien faire.....	17
Texte 22 - La vieillesse et les rêves.....	18
Texte 23 - Les Jobs à la con I/Call center.....	18
Texte 24 – Les jobs à la con II/ Une nouveauté ?.....	19
Texte 23 - Les jobs à la con III – Et pourquoi pas chômeur ?.....	21
Texte 26 - La honte.....	21
Texte 27 – Profite bien, chéri !.....	21
Texte 28 - L’art de faire du Thé.....	22
Texte 29 - Langages.....	23
Texte 30 - Le garçon de café.....	23
Texte 31 - Solitude et vivre-ensemble.....	24
Texte 32 - Connaître les autres.....	24
Texte 33 - L'accident.....	25
Texte 34 – L’accident II.....	27
Texte 35 – Supporter l’absence.....	28
Texte 36 – Quand le monde de l’autre se laisse entrevoir.....	28
Texte 37 - L’amoureux.....	29
Texte 38 - Comment dire?.....	29
Texte 38 – Masquer sa passion.....	29
Texte 39 - Montrez-moi qui désirer.....	29
Texte 40 - Prof: un métier assuré?.....	30
Texte 41 - Statue.....	30
Texte 42 – Duel.....	31
Texte 43 – Vieillir.....	31
Texte 44. La vie vue d’en-haut.....	33
Texte 45. Penser à quelqu’un.....	33



Texte I – Interroger l'habituel

« Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie: celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillers.

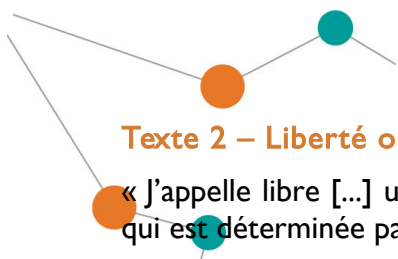
Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles: c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité. »

Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Seuil, 1989, p. 9.



Texte 2 – Liberté ou déterminisme ?

« J'appelle libre [...] une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. [...]

Pour rendre cela clair et intelligible, concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvement et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. Cette persistance de la pierre dans le mouvement est une contrainte, non parce qu'elle est nécessaire, mais parce qu'elle doit être définie par l'impulsion d'une cause extérieure. Et ce qui est vrai de la pierre il faut l'entendre de toute chose singulière, quelle que soit la complexité qu'il vous plaise de lui attribuer, si nombreuses que puissent être ses aptitudes, parce que toute chose singulière est nécessairement déterminée par une cause extérieure à exister et à agir d'une certaine manière déterminée.

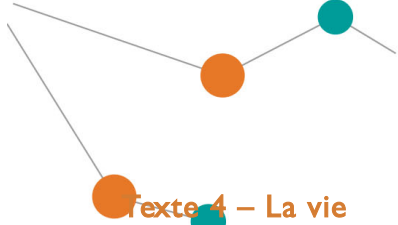
Concevez maintenant, si vous le voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort seulement et qu'elle n'est en aucune façon indifférente, croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévère dans son mouvement que parce qu'elle le veut. Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement appéter le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un délirant, un bavard, et bien d'autres de la même farine, croient agir par un libre décret de l'âme et non se laisser contraindre. »

Spinoza, *Lettre LVIII* à Schueller (1674), trad. Ch. Appuhn in *Œuvres*, vol. IV, Garnier-Flammarion, 1966, p. 303-304

Texte 3 – Devenir un manque à gagner pour l'Etat

« Rentré au lac, j'attrape mon premier poisson à 5h du soir. Un deuxième trois minutes plus tard et un troisième une heure et demi après. Trois ombles vif-argent, électrisés par la colère, luisent sur la glace. La peau est traversée d'impulsions électriques. Je les tue et regarde la plaine en murmurant ces mots de gratitude que les Sibériens adressaient autrefois à la bête qu'ils détruisaient ou au monde qu'ils contribuaient à vider. Dans la société moderne, la taxe carbone remplace ce 'merci-pardon'. Le bonheur d'avoir dans son assiette le poisson qu'on a pêché, dans sa tasse l'eau qu'on a tirée et dans son poêle le bois qu'on a fendu : l'ermite puise à la source. La chair, l'eau et le bois sont encore frémissants. Je me souviens de mes journées en ville. Le soir, je descendais faire les courses. Je déambulais entre les étals du supermarché. D'un geste morne, je saisisais le produit et je le jetais dans le caddie : nous sommes devenus les chasseurs-cueilleurs d'un monde dénaturé. En ville, le libéral, le gauchiste, le révolutionnaire et le grand bourgeois paient leur pain, leur essence et leurs taxes. L'ermite, lui, ne demande ni ne donne rien à l'Etat. Il s'enfouit dans les bois, en tire sa subsistance. Son retrait constitue un manque à gagner pour le gouvernement. Devenir un manque à gagner devrait constituer l'objectif des révolutionnaires. Un repas de poisson grillé et de myrtilles cueillies dans la forêt est plus anti-étatique qu'une manifestation hérissée de drapeaux noirs. Les dynamiteurs de la citadelle ont besoin de la citadelle. Ils sont contre l'Etat au sens où ils s'y appuient ».

Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Folio, 2013, p. 119-120.



Texte 4 – La vie

« À chercher la vie, on finit par s'interroger : quoi de commun entre *La Vie*, titre d'un hebdomadaire chrétien d'actualité, et la vie, perçue dans les battements de cœur d'un embryon de poulet ? Que signifient les mots "Pour la vie", quelle politique impliquent-ils quand ils peuvent désigner aussi bien le plus violent des mouvements américains contre l'avortement (les *Pro-life*), et servir de slogan à une campagne de la mairie de Paris pour développer l'usage des préservatifs ? La vie se loge partout, et même dans le sentiment confus de la fatalité qui nous accable. Tel homme, à peine veuf, se remarie, et c'est la vie qui continue. Tel destin brisé, telle jeunesse que la mort vient cueillir – encore la vie. La vie est donc bien la notion la plus immorale en apparence, celle qui justifie tout ce qui se fait. "C'est la vie" : il n'y a rien à faire, rien à dire, mais simplement laisser être, laisser s'exprimer les incontournables nécessités du monde comme il va.

La vie est indifférente à la morale, puisque tous vivent, le bon comme le méchant [...]. »

Thierry Hoquet, *La vie*, GF Flammarion, Coll. Corpus, 1999, p. 11-12

Texte 5 – Lettre d'engueulade I/les intelligences supérieures

LA SITUATION

Vous rencontrez quelqu'un d'une intelligence supérieure.

LA LETTRE

Bonjour,

Lors du dernier repas dans les salons de Madame de Remontier, j'ai apprécié votre vive intelligence.

Vous avez résumé, en d'étonnantes synthèses, les conflits structurels de la pensée, la distinction naturelle des catégories, traçant les lignes de force d'une interprétation du monde qui nous a réduits au silence. Vos conclusions étaient définitives, intouchables comme la beauté.

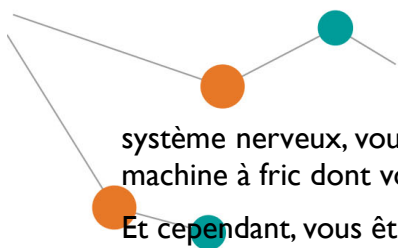
Cependant, votre démonstration ne m'a pas convaincu. Car l'intelligence, en tendant vers l'objectivité, élimine la singularité individuelle. En établissant des vérités indiscutables, vous muselez non seulement vos contradicteurs mais aussi vous-mêmes. Car vous vous réduisez à n'être que le porte-parole d'une analyse impersonnelle et non de votre désir.

Nos erreurs, nos confusions, nos approximations n'expriment pas seulement un défaut d'analyse mais aussi nos rêves, nos troubles, nos attentes. Les qualités sont universelles et les défauts singuliers. C'est mon imperfection, et non mes performances, qui crée mon style.

Le discours mathématique, rigoureux, est à sens unique. Il parle sans envisager de réponse. Sa vérité s'impose comme un totalitarisme.

Votre jeunesse, votre physique, votre réussite sociale s'affirment également comme un totalitarisme. Votre domination financière et intellectuelle est incontestable. Vous êtes beau, sans discussion. Ce triomphe vous isole comme un tyran. Installé dans la vérité, vous ne pouvez recevoir la critique que comme une mauvaise foi. Votre supériorité cérébrale fonde votre paranoïa. Je lis dans votre regard le soupçon sur vos contemporains. Vous n'êtes entourés que de resquilleurs tandis qu'au garde-à-vous devant le diktat du réel, vous défendez la moralité du bien-pensant.

Votre visage est aussi simplifié qu'une équation, sans mystère puisque sans mensonge. Vos yeux ont la pureté de l'inexistence, la froideur du mécanisme optique. La logique, qui vous tient lieu de



système nerveux, vous fait penser par réflexe, dans l'absence de tout sentiment. Vous n'êtes qu'une machine à fric dont vous mimez l'idéale abstraction.

Et cependant, vous êtes une énorme erreur.

Salutations.

Jean-Luc Coudray, *Lettres d'engueulade. Un guide littéraire*, Éd. de l'Arbre vengeur, 2011, p. 27-29

Texte 6 – Lettre d'engueulade 2/ les vieux et les jeunes



LA SITUATION

Un jeune vous traite de vieux

LA LETTRE

Salut,

Tu m'as traité de vieux alors que je suis encore dans la force de l'âge, à une époque où les médicaments offrent aux quinquagénaires un avenir que les jeunes ne pouvaient, il y a peu encore, espérer pour eux-mêmes.

En étant fier de ta jeunesse, tu t'attribues le don gratuit de la biologie comme si tu étais l'auteur de tes muscles et de ta peau lisse. Le fait de t'identifier à un corps que tu n'as pas fabriqué est un détournement de propriété intellectuelle qui devrait être puni de contrefaçon.

Quoi qu'il en soit, tu gaspilles un capital que tu n'as pas mérité et que tu épuises dans l'ignorance.

Ton dos voûté par l'indécision, ta nuque vaincue par le poids d'une tête sans boussole, tes épaules démobilisées, ton regard entièrement a priori, ta bouche régressive, tes mains en forme de mammifère disparu, tes joues-écrans, tes sourcils sans origine, tes postures en dessous du seuil de moralité, témoignent de la manière inorganique avec laquelle tu dépenses ta jeunesse. Fasciné par les animations stéréotypées des jeux sur internet, préférant à la vraie vie ses parodies numérisées où des héros aux idées carrées accumulent des points de vie à la façon des capitalistes, tu zappes d'addiction en addiction, bondissant de l'alcool à la fumette ou à la télé-réalité, sans même pouvoir stabiliser tes dépendances. Tu rebondis de fille en fille comme de pub en pub, interchangeant pénis et télécommande, captif de phantasmes récupérés qui glaçant ta vie comme un papier de magazine. Tes enthousiasmes ne sont pas des projets mais des frémissements. Tu ne parles pas mais évacues les mots, éjectés par force centrifuge d'une pensée qui tourne en rond. Ton avenir est tellement immédiat que tu t'y heurtes comme à un mur. Ta chambre est un terrier creusé dans tes gadgets. Ton sommeil est un coma thérapeutique qui ne soigne rien. La nullité est ta transcendance. Tu revêts des tee-shirts imprimés comme des emballages de nourriture, barrés de slogans illisibles dont l'opacité te protège de toute critique. Tu portes des pantalons difformes attachés trop bas comme si tu étais incontinent. Tu ne te nourris que de sucre, excitant maternel, substitut médiocre de la masturbation.

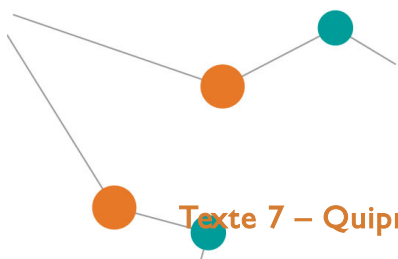
En vérité, tu te précipites dans la médiocrité parce que ta jeunesse te permet de t'y adonner sans laideur. Une fois vieux, nous sommes contraints, sous peine d'être sinistres, aux vertus et aux existences structurées.

Au fond, quand tu me traites de vieux, c'est un compliment.

En te remerciant,

Jean-Luc.

Jean-Luc Coudray, *Lettres d'engueulade. Un guide littéraire*, Éd. de l'Arbre vengeur, 2011, pp. 57-59



Texte 7 – Quiproquo

« Cette histoire est vraiment arrivée à une personne réelle, et cette personne réelle, c'est moi. J'avais un train à prendre. C'était en avril 1976, à Cambridge, Angleterre. J'étais arrivé un peu en avance, car j'avais mal lu l'horaire. Je suis donc allé m'acheter un journal pour faire des mots croisés, un café, un paquet de biscuits, puis je me suis assis à une table. Visualisez bien la scène : il y a une table, le journal, la tasse de café et le paquet de biscuits. En face de moi, un type assis également, tout à fait ordinaire, vêtu d'un complet, un porte-documents à la main. Pas le genre de type qu'on s'attendrait à voir faire quelque chose d'incongru. Or voici ce qu'il a fait : il s'est penché brusquement, il a pris le paquet de biscuits, il l'a ouvert et il en a sorti un biscuit qu'il a mangé.

Je dois préciser qu'il s'agit là du type exact de situation que les Anglais gèrent très mal. Ni notre milieu ni notre éducation ne nous préparent à réagir face à quelqu'un qui vient de nous voler nos biscuits en pleine lumière. Vous savez ce qui se serait passé si on avait été à la gare South Central de Los Angeles : il y aurait eu très vite des coups de feu, des hélicoptères, CNN, et tout ça... Moi, j'ai agi comme l'aurait fait n'importe quel Anglais de souche : je me suis replongé dans mon journal, j'ai bu une gorgée de café, j'ai essayé de trouver une définition de mots croisés, je n'ai pas réussi, et je me suis dit : *Qu'est-ce que je vais faire ?*

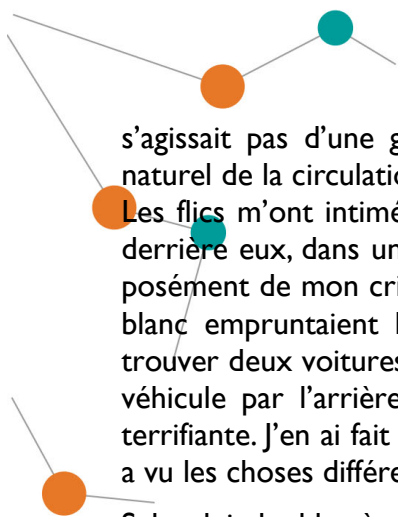
Finalement, j'ai pensé : *Y a pas à tortiller, faut que je réagisse*. J'ai tenté très fort d'ignorer le fait que le paquet était déjà mystérieusement ouvert et j'y ai à mon tour pris un biscuit en me disant : *Ca, ça va le remettre à sa place*. Mais ça n'a pas été le cas, parce que quelques instants plus tard, il a recommencé. Il a pris un autre biscuit. Comme je n'avais pas relevé la première fois, cela s'avérait encore plus difficile la deuxième. "Excusez-moi, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que..." Non, soyons sérieux, ça n'était pas envisageable. On a donc terminé le paquet comme ça. Quand je dis le paquet, ça n'a rien d'extraordinaire : il devait y avoir en tout et pour tout huit biscuits, mais ça m'a paru durer une éternité. Il en a pris un, j'en ai pris un, il en a pris un, j'en ai pris un... Ensuite, il s'est levé et il est parti. Bon, en fait, on a échangé des regards lourds de sous-entendus, puis il est parti. J'ai poussé un soupir de soulagement et je me suis détendu.

Peu après, mon train est entré en gare. J'ai donc fini mon café, je me suis levé, j'ai ramassé mon journal – et en dessous, j'ai découvert mes biscuits. Ce qui me plaît surtout dans cette histoire, c'est de savoir que depuis un quart de siècle, quelque part en Angleterre, il y a un type tout à fait ordinaire qui raconte exactement la même, sauf qu'il lui en manque la chute. »

Douglas Adams, *Fonds de tiroir*, Gallimard, « Folio SF », 2004 pour la traduction française, p. 240-242

Texte 8 – Le sens des règles

Dans l'ex-Union soviétique, on avait coutume de dire que tout ce qui n'était pas interdit était obligatoire. Il fallait juste se rappeler ce qui tombait sous cette catégorie. En Occident, nous nous sommes toujours vantés de voir les choses avec un rien plus de décontraction et de bon sens, en oubliant que le bon sens est souvent tout aussi arbitraire. Il faut connaître les règles. Surtout si on voyage. Il y a quelques années - d'ailleurs, je peux préciser la date: c'était le début de 1994 -, j'ai eu un petit différend avec la police. Je gagnais le centre de Londres par la voie rapide Westway, en compagnie de mon épouse enceinte de six mois, et j'ai doublé à gauche (Ce qui n'apparaît pas bien grave, jusqu'à ce qu'on se rappelle qu'on est en Angleterre). Compte tenu des circonstances, il ne



s'agissait pas d'une grosse infraction au code de la route. Honnêtement, c'était juste le cours naturel de la circulation. Quoi qu'il en soit, j'ai soudain vu une voiture de police me faire des signes. Les flics m'ont intimé de les suivre hors de la voie rapide et - à ma stupéfaction - de me garer derrière eux, dans un virage, au milieu de la voie de décélération, afin que nous sortions discuter posément de mon crime odieux. J'étais livide. Des voitures, des camions et, pire que tout, des vans blanc empruntaient ladite voie, et je suis sûr qu'aucun de leurs conducteurs ne s'attendait à trouver deux voitures garées là, en plein virage. N'importe lequel aurait fort bien pu percuter mon véhicule par l'arrière - avec mon épouse enceinte à l'intérieur. C'était une situation démente, terrifiante. J'en ai fait la remarque à un policier, lequel, comme c'est souvent le cas avec ces gens-là, a vu les choses différemment.

Selon lui, doubler à gauche était dangereux. Pourquoi? Parce que c'était interdit. Mais se garer en plein virage sur une voie de décélération n'avait rien de dangereux, car j'y étais sur ordre de la police, ce qui rendait la chose légale et donc (c'était là le point difficile à assimiler) sans danger. Quand à moi, je reconnaissais avoir (en toute sécurité) exécuté une manoeuvre illégale selon la loi anglaise, mais je soutenais que notre situation actuelle, être arrêtés dans un virage sans visibilité sur le chemin d'une circulation rapide, me semblait suicidaire en vertu des lois physiques pures et simples de l'univers.

L'argument suivant de mon interlocuteur a été que je ne me trouvais pas dans l'univers mais en Angleterre, argument qui m'avait parfois déjà été opposé. J'ai renoncé à avoir le dernier mot et accepté tout ce qu'il voulait, juste pour qu'on puisse se tirer de là.

Soit dit en passant, la raison pour laquelle j'avais doubler à gauche avec tant de décontraction est que j'ai l'habitude de conduire aux Etats-Unis, où chacun exerce de manière routinière son droit constitutionnel d'emprunter la voie qui lui fait plaisir, non mais des fois. D'après la loi américaine, doubler à droite ou à gauche (quand la circulation le permet) est parfaitement légal, parfaitement normal, donc parfaitement sans danger.

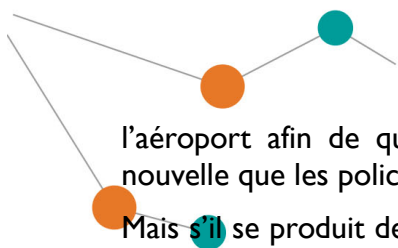
Mais je vais vous dire ce qui ne l'est pas.

Un jour, à San Francisco, je me suis garé sur la seule place disponible, laquelle se trouvait être de l'autre côté de la route. La loi a fondu sur moi.

Avais-je conscience du danger de la manoeuvre que je venais d'exécuter? J'ai considéré la loi d'un oeil un peu ahuri? Qu'avais-je fais de mal? Je m'étais garé en sens contraire de la circulation, m'a averti la loi.

Perplexe, j'ai regardé vers le haut de la rue, puis vers le bas. Quelle circulation? ai-je demandé. La circulation qui serait là s'il y avait de la circulation, a répondu la loi. Ce point étant un peu métaphysique, même pour moi, j'ai expliqué sans grande conviction qu'en Angleterre, on se gare tout bonnement là où on trouve une place, et qu'on n'est pas si regardant que ça sur le côté de la route qu'elle occupe. J'ai eu droit à un regard atterré, comme si j'avais eu beaucoup de chance de quitter vivant un pays empli de conducteurs aussi irresponsables, puis j'ai promptement reçu une contravention. A l'évidence, on aurait préféré me faire rapatrier avant que mes idées subversives n'apportent chaos et anarchie en des rues n'accueillant d'ordinaire rien de plus alarmant que quelques fusils d'assaut. Lesquels, comme le sait, sont parfaitement légaux aux Etats-Unis, faute de quoi ces derniers seraient envahis par des hordes de daims, d'agents du gouvernement autoritaires et d'importateurs de thé anglais sans foi ni loi.

Mon ami, feu Graham Chapman, qui avait dans le meilleur des cas une conception très personnelle de la conduite, exploitait l'incompréhension mutuelle des codes de la route anglais et américains en gardant toujours sur lui un permis britannique et un permis californien. Quand il se faisait arrêter aux Etats-Unis, il sortait son permis anglais et vice versa. Et il se déclarait en route pour



l'aéroport afin de quitter le pays, ce qui était invariablement considéré comme une si bonne nouvelle que les policiers soupiraient de soulagement et lui disaient de circuler.

Mais s'il se produit de fréquents malentendus entre Européens et Américains, nous avons au moins en commun plusieurs décennies de films et programmes télévisés qui aident à nous familiariser les uns avec les autres. Hors de ces frontières, il est impossible de tenir quoi que ce soit pour acquis. En Chine, par exemple, le poète James Fenton a été un jour arrêté parce qu'il avait une lumière sur son vélo. 'Où irions-nous si tout le monde en faisait autant?' lui a demandé sévèrement l'agent de police.



Toutefois, le comble de l'acte absolument interdit dans un pays et tout à fait banal dans un autre est un incident que je n'arrive pas tout à fait à croire authentique - mais ma cuisine jure qu'il l'est. Ayant vécu plusieurs années à Tokyo, elle m'a raconté un procès dans lequel un chauffard accusé d'avoir roulé sur le trottoir, défoncé une vitrine de magasin et écrasé deux piétons s'est vu accorder les circonstances atténuantes parce qu'il était alors saoul comme un cochon.

Quelles règles avez-vous besoin de connaître si vous voyagez à l'étranger? Quelles sont les choses obligatoires dans tel pays et interdites dans tel autre? Le bon sens ne vous le dira pas. Il faut qu'on s'informe les uns les autres ».

Douglas Adams, *Fonds de tiroir*, Gallimard, « Folio SF », 2004 pour la traduction française, p. 75-79.

Texte 9 – La vertu nuit-elle à la santé ?

« Nous disons bonnes les vertus d'un homme, non pas à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour lui, mais à cause des résultats qu'elles peuvent avoir pour nous et pour la société : dans l'éloge de la vertu on n'a jamais été bien "désintéressé", on n'a jamais été bien "altruiste" ! On aurait remarqué, sans cela, que les vertus (comme l'application, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont généralement nuisibles à celui qui les possède, parce que ce sont des instincts qui règnent en lui trop violemment, trop avidement, et ne veulent à aucun prix se laisser contrebalancer raisonnablement par les autres. Quand on possède une vertu, une vraie vertu, une vertu complète (non une petite tendance à l'avoir), on est victime de cette vertu ! Et c'est précisément pourquoi le voisin en fait la louange ! On loue l'homme zélé bien que son zèle gâte sa vue, qu'il use la spontanéité et la fraîcheur de son esprit : on vante, on plaint le jeune homme qui s'est "tué à la tâche" parce qu'on pense : "Pour l'ensemble social, perdre la meilleure unité n'est encore qu'un petit sacrifice ! Il est fâcheux que ce sacrifice soit nécessaire ! Mais il serait bien plus fâcheux que l'individu pensât différemment, qu'il attachât plus d'importance à se conserver et à se développer qu'à travailler au service de tous !" On ne plaint donc pas ce jeune homme à cause de lui-même, mais parce que sa mort a fait perdre à la société un instrument soumis, sans égards pour lui-même, bref un "brave homme", comme on dit ».

Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*.

Texte 10 – Le mythe de Sisyphe

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent cette punition. Homère nous raconte une de ces versions : Sisyphe avait enchaîné la Mort. S'apercevant que plus personne ne mourrait, Zeus envoya le dieu des enfers, Hadès, délivrer la Mort.

Une autre version est plus intéressante. On dit encore que Sisyphe près de la mort, voulu éprouver l'amour de sa femme et lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Arrivé aux enfers, il obtint de Hadès, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, la permission de retourner sur terre châtier sa femme. Mais quand il eût à nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner en Enfers. Les rappels et colère d'Hadès n'y firent rien. Bien des années encore, il vécut ainsi devant la mer et les sourires éclatants de la terre grecque. Il fallut un arrêt des dieux. La Mort vint elle-même – à moins que ce soit le dieu messager, Hermès, nous ne sommes pas très sûrs – se saisir du désobéissant et rusé Sisyphe pour le conduire aux Enfers où son rocher était l'attendait.

Il avait voulu l'immortalité ? Eh bien, soit, il l'aurait... Imaginez-le seulement, toujours maintenant, depuis des millions d'année, le corps tendu pour soulever l'énorme pierre, l'aider à gravir une pente cent fois recommencée ; voyez son visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, puis la pousse à bout de bras, avant de venir y glisser le poids de son corps, pour l'empêcher de redescendre. Tout au bout de ce long effort mesure par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra, encore et à jamais, la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.



Notre vie est-elle si différente ? Dès l'école, notre vie se répète sans cesse : lever, bus, deux fois 50 minutes de cours, récré, deux fois 50 minutes de cours, temps de midi, deux fois 50 minutes de cours, récré, une fois 50 minutes de cours, bus, devoirs et leçons, écran, repas, sommeil et lundi mardi mercredi – ça s'arrête plus tôt, tiens – jeudi vendredi sur le même rythme. Toujours la même chose. Et un jour la mort.

Quel sens cela pourrait-il bien avoir ? Aucun. La vie humaine est absurde.

Texte réécrit par G. Jeanmart, à partir du récit qu'en fait Camus,
Le mythe de Sisyphe, p. 29 et p. 163-165.

Texte II – Le mythe du bateau de Thésée

Le vaisseau sur lequel Thésée s'était embarqué avec les autres jeunes gens, et qu'il ramena heureusement à Athènes, était une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrios de Phalère. Ils en ôtaient les vieilles pièces, à mesure qu'elles se gâtaient, et les remplaçaient par des neuves qu'ils joignaient solidement aux anciennes. Aussi les philosophes, en se disputant sur ce genre de sophisme qu'ils appellent croissant, citent ce vaisseau comme un exemple de doute, et soutiennent les uns que c'était toujours le même, les autres que c'était un vaisseau différent.

Le mythe

« Il y a très longtemps vivait Thésée, roi légendaire d'Athènes. Il menait de nombreuses guerres dans le but d'agrandir son royaume. Une fois la bataille fut terrible. Un seul messager revint, décrivant des combats sanglants. Puis, plus de nouvelles.

Les Athéniens finissaient par croire que leur armée était vaincue et que tous les soldats étaient tués. Plusieurs années passèrent. Un jour, le bateau de Thésée rentra à son port, avec à son bord, Thésée le roi et toute l'armée grecque, victorieuse. Quelle fête dans toute la ville d'Athènes !

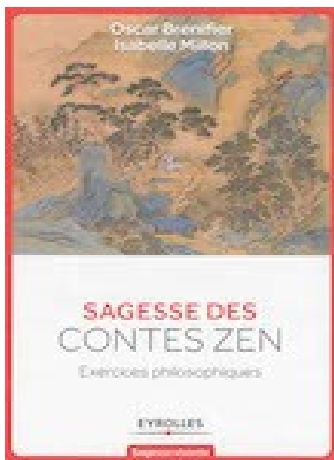
L'année suivante, la population se rappela cette journée et on fêta Thésée, le héros et le bateau qui ramenait sains et saufs les guerriers. D'année en année, les cérémonies se répétaient, et le bateau était soigneusement entretenu. Lorsque c'était nécessaire, on remplaçait soit une poutre pourrie, soit une voile, soit une partie de la coque, soit le gouvernail.... Pendant plus de mille ans on vénéra ainsi le bateau. Pendant plus de mille ans on remplaça, l'une après l'autre, les pièces défectueuses.

Lorsque Socrate a entendu ce récit et qu'il a vu leurs fêtes, il leur posa la question : « vous vénerez ce bateau parce qu'il a ramené vivants vos anciens. Depuis mille ans vous avez remplacé plusieurs fois toutes les pièces du bateau. Est-ce que vous êtes sûrs que c'est encore le même bateau ? ».

Michel Tozzi, *Débattre à partir mythes, A l'école et ailleurs*, Chroniques sociales, 2006, p. 190.

Texte 12 – Le conte zen de l'emballage

Un couple tenait depuis plusieurs années une boutique de petits objets: la femme recevait les clients, l'homme faisait les paquets. Il était d'ailleurs devenu un expert dans cet art éphémère, et pour cette raison, les clients venaient de très loin pour se procurer un cadeau enveloppé dans ces magnifiques emballages en tissu, réalisés en un tournemain. L'épouse était fière de son mari. Comme elle voulait qu'il soit reconnu unanimement par tous, elle lui proposa d'aller au temple visiter un grand maître qui lui ferait passer l'ultime épreuve. Très amoureux de sa femme et désireux de lui faire plaisir, le mari accepta, et il s'en fut.



-Le destin d'un emballage est de disparaître en libérant son contenu, expliqua le maître.

-Oui, maître, répondit le commerçant.

-Sauras-tu vaincre le destin et créer l'emballage qu'aucune main ne pourrait violer ? demanda le maître.

L'homme ne put s'empêcher de penser au corps magnifique de son épouse, et il décida de concevoir l'emballage non pas comme un vêtement, mais comme une peau.

-Bravo, lui dit l'homme vénérable, tu as réussi à créer un emballage vivant que nul ne pourra défaire. Tu es un véritable maître. Sache cependant ajouta-t-il, que ce secret est maudit. Chaque jour quelqu'un te haïra de toute son âme et maudira ton nom. Tel est le prix à payer pour ton art.

Texte 13 – un enfant pense-t-il ?

« M. Partridge se déplace vers la fenêtre et reste planté là, debout, à regarder vers l'extérieur, mains croisées dans le dos, attitude courante chez lui quand il doit réfléchir. Tout à coup, il se retourne :

- *Bon ! Allons-y pour une de ces séances de ... - comment les appelez-vous ? – de rap ! ce à quoi vous êtes habitués avec M. Spence.*

- *Nous n'appelons pas cela des séances de rap, M. Partridge. Nous ne leur donnons d'ailleurs aucun nom, précise Mark.*

- *J'aimerais simplement savoir ce que vous essayez de prouver !*

- *Nous n'avons rien à prouver, intervient Fran. Tout ce que nous souhaitons, c'est comprendre ce qui se passe autour de nous.*

M. Partridge est perturbé.

- *Je ne comprends toujours pas ce que vous cherchez.*

- *Nous essayons de savoir comment justifier ce que nous croyons, intervient Maria.*

- *De quelles croyances s'agit-il ? Interroge M. Partridge. Lesquelles ?*

Le silence qui s'est installé est rompu par Harry :

- *Tout ce que nous tentons de montrer, M. Partridge, c'est que les enfants sont capables d'avoir une pensée qui leur est propre.*

- *Mais cela ne va pas ! Ça ne va pas du tout ! Lui répond sévèrement M. Partridge. Comment veux-tu que je te croie quand tu dis qu'un enfant peut avoir une réflexion personnelle et se forger ses propres opinions. J'aimerais bien le savoir !*

Harry reprend alors vaillamment la parole, une main levée :

- *Ne voyez-vous pas, M. Partridge, qu'il n'y a pas moyen – absolument aucun moyen – de prouver une fois pour toutes qu'un enfant est capable de réflexion personnelle, étant donné que nous ne pouvons pas davantage en prouver nos raisons de manière définitive ? Il se peut que nous ne puissions absolument rien prouver une fois pour toutes. Et peut-être n'est-ce pas si grave que cela. Et si vous estimez que nous avons tort, vous pourriez peut-être nous montrer en quoi.*

- *Tout cela est bien vrai ! Intervient Lisa. Ne voyez-vous pas, M. Partridge, que ce qui se passe généralement, c'est qu'on nous croit incapables d'avoir notre propre réflexion. Or, si la plupart d'entre nous avons beaucoup de mal à montrer qu'il n'en est rien, c'est parce que nous ne sommes pas réellement écoutés. Pourquoi les gens ne peuvent-ils pas admettre que, à moins qu'on leur prouve le contraire, les enfants en sont capables ?*

M. Partridge regarde à nouveau par la fenêtre pendant quelques instants avant de se tourner à nouveau vers la classe :

- *Ne devrions-nous pas plutôt être crus sur parole quand c'est exact ? Après tout, c'est nous qui sommes vos enseignants ? Pourquoi faudrait-il exiger des raisons pour tout ?*

- *Pas du tout ! L'interrompt Mark. Pas pour tout ! Seulement pour ce qui nous pose problème.*

- *Exact ! Enchaîne Harry. Cela n'a aucun sens de vouloir prouver tout et n'importe quoi. Mais chaque fois que nous nous posons une question, nous devons chercher de bonnes raisons à ce que nous pensons.*

- *Ne vois-tu pas, le reprend M. Partridge, que chaque raison est une nouvelle croyance à laquelle il te faudra trouver également des raisons, sans jamais arriver au bout ? C'est une chaîne sans fin !*

- *Nous le savons, M. Partridge, nous en sommes bien conscients ! Commente Lisa calmement.*

M. Partridge se croise les bras :

- On me bassine les oreilles avec cette idée précisée par plusieurs expressions : d'aucun disent "penser par soi-même", d'autres "penser pour soi-même", ou encore "avoir une idée personnelle". En quoi est-ce différent de "penser" tout simplement ?

Personne ne s'aventure à répondre.

Finalement, c'est Mark qui se lance :

- Allons les gars ! Nous sommes à même de répondre ! Si nous intervenions tour à tour ? Quelqu'un pourrait dire ce que penser signifie pour lui ou pour elle et le suivant ou la suivante ajouterait ce que signifie pour lui ou pour elle "avoir une réflexion personnelle".

- Je commence ! se lance Tony. Penser, c'est comprendre les choses.

- Et avoir une réflexion personnelle, enchaîne Fran, c'est comprendre quelque chose qui s'applique vraiment à soi.

- Penser, dit Maria, c'est savoir, quand quelqu'un dit quelque chose, ce qui en découle.

- Mais avoir une réflexion personnelle, précise Luther, signifie que l'on peut comprendre ce qui découle de ses propres idées.

- Ce que je sais, annonce Millie, c'est que quelqu'un qui pense essaie d'avoir une vision la plus large possible.

- Tu as raison dit Mark. Mais quand il s'agit de réflexion personnelle, c'est qu'il ou elle prend en considération ce qui est possible à ses propres yeux. En envisageant comment utiliser ses propres idées.

- Penser, suggère Sandy, c'est tout simplement avoir son cerveau traversé de pensées.

- Peut-être, acquiesce Harry. Mais se faire sa propre réflexion, c'est mettre ensemble ses propres idées et les organiser pour en faire un tout cohérent.

Mickey fait alors une proposition :

- Si l'on arrive à se représenter pourquoi une autre personne pense comme elle pense, c'est qu'on pense. Alors que si l'on parvient à se représenter quelles sont ses propres raisons de croire ce que l'on croit, alors on a une réflexion personnelle.

- Et si l'on pense comme tout le monde, enchaîne Mark, on pense. Alors que si l'on trouve une manière personnelle de réfléchir, on peut parler de réflexion personnelle, d'autonomie de la pensée.

- Permettez-moi de donner mon avis, intervient Lisa. Je ne pense pas qu'il faille avoir des raisons pour penser, et je ne pense même pas que l'on ait besoin d'avoir des idées définitives. Voyez : devant un problème à résoudre, on pense sans avoir nécessairement d'idées particulières à l'esprit. Alors que s'il s'agit d'un problème personnel et que l'on parvient à le résoudre, alors on a fait preuve de réflexion personnelle, on a exercé une pensée autonome.

Des mains se sont levées.

- Lisa a raison ! Lance Anne de sa voix sonore. Quand je veux peindre, je pense très fortement. Et ma réflexion est personnelle parce qu'il s'agit de ma peinture à moi. J'ajoute que ce n'est pas en mots que je pense, mais je pense tableaux et couleurs.

- Tu as raison ! L'approuve Bill. Moi, quand je suis sur le terrain de sport, je dois penser comment courir, comment lancer le ballon. Ce n'est pas en mots que je pense. On dirait que c'est avec tout mon corps.

- Et moi quand je chante, dit Jill de sa riche voix chaude, je pense à tout moment chanter juste la note suivante. Moi non plus je ne pense pas en mots : je pense musique.

- Vous voyez bien alors, dit Lisa en s'adressant à M. Partridge, qu'il existe une grande différence entre simplement penser et avoir une réflexion personnelle, autonome, et qu'il existe de multiples façons différentes de penser, certaines signifiant avoir recours à des raisons et d'autres pas, certaines signifiant penser en mots et d'autres pas, certaines signifiant découvrir ce qui en découle et d'autres pas.

- J'ajoute, intervient Harry, que certains pensent lentement alors que d'autres sont aussi vifs que l'éclair. Mais que l'on pense vite ou lentement n'a rien à voir avec la qualité de la réflexion.



Harry s'est arrêté de parler comme s'il avait fini. Mais il poursuit :

L'important, c'est de relier ses idées de façon cohérente.

- *C'est exactement ce que je fais quand j'écris un poème*, proclame Suki.

Opinant de la tête, M. Partridge déclare doucement :

- *je constate que vous avez beaucoup réfléchi à la pensée. Je dois reconnaître vos mérites pour les réponses que vous m'avez données quand je vous ai mis au défi. Mais ne l'oubliez pas : c'est moi qui vous ai mis au défi ! Je vous ai mis au défi de penser ! Je ne suis pas d'accord avec un tas de vos idées, mais reconnaissez au moins qu'ici à l'école, c'est nous qui avons préparé le terrain.*

- *C'est vrai*, dit Mark calmement. *Vous nous avez mis au défi. Mais l'auriez-vous fait aussi bien si nous n'avions pas commencé de notre côté ?*

Sans mot dire, M. Partridge se contente de hocher la tête et de faire aux élèves un signe de la main en s'en allant. »

Extrait de M. Lipman, *Lisa. Roman philosophique*, éd. Peter Lang, 2011.

Texte 14 – histoire... de bras

« C'est mon tour, maintenant. Il y a si longtemps que j'attends que les autres aient fini leurs histoires ! Je vais commencer par vous dire mon nom. Je m'appelle Pixie. Mais Pixie n'est pas mon vrai nom. Mon vrai nom, c'est le nom que mon père et ma mère m'ont donné. Pixie c'est le nom que je me suis donnée moi-même. J'ai quel âge ? Le même âge que vous. Je peux me croiser les jambes et marcher sur les genoux. Mon père dit que j'agis comme si j'étais toute en caoutchouc. Hier soir, je me suis mis les pieds autour du cou et j'ai marché sur mes mains.

Non, tu ne peux pas te croiser les jambes et les placer en même temps autour du cou ! Tu peux faire l'un ou l'autre, mais pas les deux à la fois ! Qu'est-ce que tu cherches à faire, te changer en bretzel ?

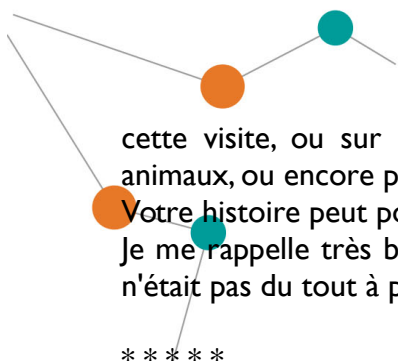
Ma mère dit que j'agis comme si j'étais faite en vinaigre. Je ne sais pas ce que c'est que du vinaigre. Sans doute quelque chose de bon comme de la crème glacée. Mon histoire est vraiment longue, alors il vaudrait mieux vous installer. (Je suis bien plus patiente cette année que l'année dernière. L'année dernière, j'aurais dit : "Installez-vous ! Je ne vous dirai rien avant que vous ne soyez installés. Il y a plein de choses auxquelles je peux penser en attendant.") C'est curieux ! Mais je n'aime plus parler comme ça. J'ai tout simplement envie de vous raconter mon histoire.

* * * * *

La raison pour laquelle j'ai inventé une histoire, c'est que chaque enfant dans la classe devait en inventer une. Ce que je veux vous raconter maintenant, c'est l'histoire qui explique comment mon histoire a été inventée. D'abord il y a l'histoire et ensuite il y a l'histoire qui raconte comment c'est arrivé. Ce que je veux dire, c'est que d'abord il y a ce qui devait arriver, et ensuite c'est l'histoire qui est venue. Alors voici l'histoire de ce qui s'est produit d'abord. C'est l'histoire qui raconte comment c'est arrivé. Nous ne savions même pas qu'il fallait inventer une histoire jusqu'à ce que M. Migeau nous ait parlé d'une visite au zoo.

M. Migeau est notre enseignant. Ses oreilles sont un peu décollées, tout comme les miennes. Mais moi, je peux bouger les oreilles et lui ne peut pas. (Je ne veux pas dire qu'il ne peut pas faire bouger mes oreilles. Je veux dire : il ne peut pas bouger ses oreilles à lui !).

M. Migeau est très vieux ! Pensez donc, il a une fille qui va avoir un bébé. Ça fait vraiment longtemps qu'il est au monde. Je me demande s'il a connu Jacques Cartier. (L'année dernière, je lui aurais posé la question, mais plus maintenant !) De toute façon, M. Migeau nous a dit que nous allions faire une excursion au zoo. Et il voulait qu'après, chacun de nous invente une histoire sur



cette visite, ou sur les animaux que nous aurions vus, ou sur les endroits d'où venaient ces animaux, ou encore pour expliquer comment ces animaux avaient été capturés et amenés au zoo. Votre histoire peut porter sur tout ce à quoi un zoo peut vous faire penser, a dit M. Migeau. Je me rappelle très bien qu'il nous a dit cela. C'est pourquoi, lorsque j'ai inventé mon histoire, ce n'était pas du tout à propos d'un zoo, mais à propos de ce à quoi le zoo m'a fait penser.

* * * * *



Lorsque M. Migeau nous a parlé du projet de visite au zoo, nous avons tous dit : "Hé" et "Hourra !" et "Oh là là !" Tous sauf Normand. Normand a dit :

Qui a envie de visiter un vieux zoo ? Nach !

Et il a fait une grimace et s'est pincé le nez. J'étais furieuse, vraiment furieuse.

Normand, lui ai-je dit, tu es tellement fin ! As-tu pensé comment tu te sentirais si toi, tu devais rester en cage toute la journée ?

Tout ce qu'il a fait, c'est tirer la langue. Naturellement je lui ai fait une grimace moi aussi, en mettant les pouces dans les oreilles et en louchant. Alors il m'a dit que j'avais de la gomme à mâcher dans les cheveux, ce qui n'était pas vrai du tout ! Je suis certaine que j'avais réussi à tout enlever ! Que les gens sont bêtes !

* * * * *

Juste avant que M. Migeau nous permette d'aller dîner, il s'est adossé à sa chaise et il a nettoyé ses lunettes pendant un moment. Puis il a dit :

A propos de la visite au zoo, autre chose. Je voudrais vous demander quelque chose à chacun de vous. Je veux que chacun de vous ait son secret et qu'il ne le dise à personne !

M. Migeau, ai-je dit, même pas à notre meilleure amie ?

Même pas à votre meilleure amie, m'a-t-il répondu.

Même pas à vous ? a demandé Nicolas.

M. Migeau a répondu :

Même pas à moi.

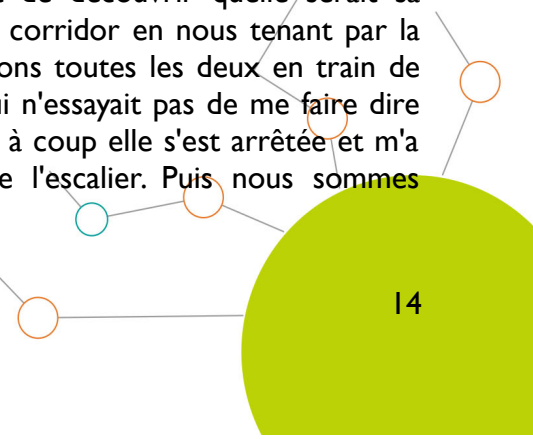
Alors Isabelle a pris la parole. C'est à Isabelle que je pensais lorsque j'avais parlé de ma meilleure amie. Elle est ma meilleure amie. Elle dit :

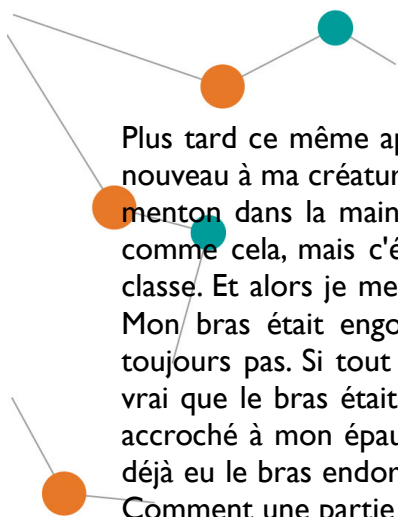
Quelle sorte de secret, M. Migeau ?

Il répondit :

Je veux que chacun de vous pense à un animal, à un oiseau ou à un reptile en particulier, que vous considérez comme votre préféré. Ce sera votre créature mystère. Quand vous traverserez le zoo avec le reste de la classe, gardez les yeux bien ouverts pour apercevoir votre créature mystère. Et ensuite lorsque vous la verrez, imaginez comment vous pourriez inventer une histoire autour de votre créature mystère. Le lendemain de la visite au zoo, quand nous serons de retour en classe, chacun de nous pourra raconter l'histoire de sa créature mystère.

Que j'étais excitée ! Je n'avais pas besoin de réfléchir pour trouver ma créature mystère ; je savais tout de suite. Et j'étais certaine que personne d'autre n'aurait la même que moi. Oh, j'étais tellement impatiente de la voir ! Comme nous sortions de la classe pour aller à la cafétéria, je pouvais entendre Thomas chuchoter avec Catherine. Il essayait de découvrir quelle serait sa créature mystère. Isabelle et moi, nous nous promenions dans le corridor en nous tenant par la main, comme toujours. Nous ne parlions pas parce que nous étions toutes les deux en train de réfléchir. Je me disais que j'avais de la chance d'avoir une amie qui n'essayait pas de me faire dire mon secret. Peut-être pensait-elle la même chose, parce que tout à coup elle s'est arrêtée et m'a embrassée, et je l'ai embrassée à mon tour juste en haut de l'escalier. Puis nous sommes descendues par l'escalier qui mène à la cafétéria.





Plus tard ce même après-midi, alors que j'étais assise à mon pupitre, je me suis mise à penser de nouveau à ma créature mystère. Isabelle a dit que j'avais l'air de rêvasser. Quoi qu'il en soit, j'avais le menton dans la main et le coude sur le pupitre. Je ne sais pas combien de temps je suis restée comme cela, mais c'était certainement longtemps. Tout à coup, je me suis rappelé que j'étais en classe. Et alors je me suis rendu compte de quelque chose de bizarre. Savez-vous ce que c'était ? Mon bras était engourdi. C'est comme s'il était endormi. Même aujourd'hui je ne comprends toujours pas. Si tout moi était éveillé, comment une partie de moi pouvait-elle dormir ? Et c'est vrai que le bras était endormi. Je ne pouvais pas m'en servir. C'était comme s'il était simplement accroché à mon épaule. Je ne le sentais même pas, sauf peut-être un léger picotement. Avez-vous déjà eu le bras endormi ? N'est-ce pas étrange ? C'est comme s'il ne vous appartenait même pas ! Comment une partie de vous-mêmes peut-elle ne pas vous appartenir ? Vous vous appartenez tout entier ! Mais voyez-vous, c'est cela qui m'intrigue. Ou bien mon corps et moi sommes identiques, ou bien nous ne le sommes pas. Si mon corps et moi nous sommes identiques, alors il ne peut m'appartenir. Et si mon corps et moi nous sommes différents, alors qui suis-je ? Je commençais à penser que c'était moi la créature mystère ! Plus tard, quand j'en ai parlé à Isabelle, elle m'a expliqué :

Pixie, tu te tracasses trop. Regarde, il n'y a vraiment pas de problème. Ton corps t'appartient et tu appartiens à ton corps.

Bien sûr, ai-je dit, mais est-ce que j'appartiens à mon corps de la même façon que mon corps m'appartient ?

* * * * *

J'ai regardé Bruno, et j'aurais souhaité pouvoir lui parler de mon bras endormi. Mais je savais que ce serait une perte de temps. Bruno ne me répondrait pas. Il ne parlait jamais à personne. Bruno n'avait pas parlé depuis des années.

Nous avons demandé à M. Migeau si quelque chose n'allait pas chez Bruno, mais il a répondu que ce n'était pas ça ; il ne veut tout simplement pas parler. J'ai même essayé. Vraiment. Je suis allée m'asseoir à côté de lui et j'ai dit :

Bruno, mon bras était endormi, juste là.

Il m'a fixée un moment et puis il a regardé ailleurs. Alors j'ai continué :

C'était comme s'il était en caoutchouc. Comme si ce n'était pas mon bras du tout.

Même alors, il continuait à regarder ailleurs. Puis j'ai demandé :

Que dirais-tu, toi, Bruno, si ton bras avait l'air d'être en caoutchouc ?

C'est alors qu'il s'est retourné et m'a regardée. Il me fixait d'un de ces regards qui donnent l'impression de vous traverser. Alors je me suis levée et je suis retournée à ma place. Isabelle dit que Bruno a les yeux d'un loup. Je ne sais pas comment ça se peut. Cela me fait penser à ma mère qui me dit toujours que j'ai la bouche de mon père. C'est le même genre de question que je posais tout à l'heure : comment une partie de moi-même peut-elle appartenir à quelqu'un d'autre ?

Extrait de M. Lipman, *Pixie. A la recherche du sens. Roman philosophique*, Québec, PU Laval, 2005.

Texte 15 - Le monstre

« Mon égoïsme exagéré m'inquiète. Moi qui m'attendris si facilement en lisant de beaux vers, je supporte, avec une insensibilité absolue, le malheur de mes semblables. L'autre jour, en marchant derrière le cercueil d'une tante bien-aimée, je me disais en m'essuyant le front : 'Quelle chaleur!' »



C'était l'expression exacte et complète de ce que j'éprouvais. (Il devrait y avoir, soit dit en passant, des chapeaux spéciaux pour enterrements d'été).

Le fait est là : l'émotion ne se produit pas en moi au moment où elle devrait se produire, comme si mon mécanisme intérieur était faussé »

Henri Roorda, *A prendre ou à laisser*, Mille et une nuits, p. 19.

Questions



Est-il moral/convenable d'être ému dans certaines situations?

Quels sont ces moments?

Que faire si nous ne sommes pas émus? Pourquoi ne le sommes-nous pas? Sommes-nous coupable de ne pas l'être?

Y a-t-il de justes émotions? Quelles sont ces émotions ?

Texte 16 – Peut-on se dédoubler soi-même ?

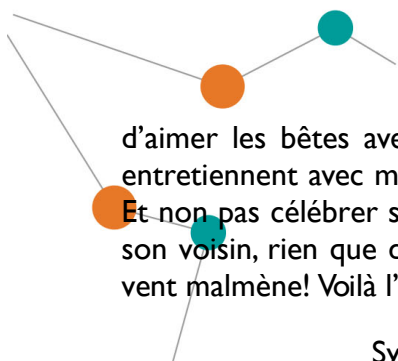
Contexte: un prisonnier se retrouve confronté à un isolement absolu et à un désœuvrement qu'il supporte mal. Il parvient à dérober un livre: un manuel de jeu d'échecs, relatant les plus grandes parties des grands maîtres de l'époque. Ayant lu et relu, et ayant épuisé ainsi le contenu du livre, il se met à imaginer de nouvelles parties, jouant, avec une frénésie aux confins de la folie, avec lui-même et s'appliquant avec une égale entièreseté à l'une et l'autre stratégie, à être l'un et l'autre joueur:

« L'attrait du jeu d'échecs réside tout entier en ceci que deux cerveaux s'y affrontent, chacun avec sa tactique. L'intérêt de cette bataille intellectuelle vient de ce que les noirs ne savent pas comment vont manœuvrer les blancs et qu'ils cherchent sans cesse à deviner leurs intentions pour les contrecarrer, tandis que de leur côté, les blancs essaient de percer à jour les intentions cachées des noirs et de les déjouer. Si donc les deux camps sont représentés par la même personne, la situation devient contradictoire. Comment un même cerveau pourrait-il à la fois savoir et ne pas savoir quel but il se propose, et, en jouant avec les blancs, oublier sur commande son intention et ses plans, faits la minute précédente avec les noirs ? Un pareil dédoublement de la pensée suppose un dédoublement complet de la conscience, une capacité d'isoler à volonté certaines fonctions du cerveau, comme s'il s'agissait d'un appareil mécanique. (...) Eh bien, pour me résumer, c'est à cette absurdité, à cette chose impossible que le désespoir me fit tendre pendant quelques mois ! »

Stefan Zweig, *Le joueur d'échecs*, Paris, LDP, 1991, p. 68-69.

Texte 17 - Aimer la différence

« Les premiers capricornes sont arrivés. Ils volent lourdement dans la clairière et s'abattent sur les billots. Je ressens de l'affection pour ces insectes. Leurs longues antennes noires déjetées vers l'arrière frôlent leur carapace de jais. Ils courent, maladroits sur les écorces de pins. 'Aime ton prochain comme toi-même'. L'amour vrai ne serait-il pas d'aimer ce qui nous est irrémédiablement différent? Non pas un mammifère ou un oiseau, qui sont encore trop proches de notre humanité, mais un insecte, un paramécie. Il y a dans l'humanisme un parfum de corporatisme reposant sur l'impératif d'aimer ce qui nous ressemble. L'homme se doit d'aimer l'homme comme le chirurgien-dentiste aime les autres chirurgiens-dentistes. Dans la clairière, j'inverse la proposition et tente



d'aimer les bêtes avec une intensité proportionnelle au degré d'éloignement biologique qu'elles entretiennent avec moi. Aimer, c'est reconnaître la valeur de ce qu'on ne pourra jamais connaître. Et non pas célébrer son propre reflet dans le visage d'un semblable. Aimer un Papou, un enfant ou son voisin, rien que de très facile. Mais une éponge! Un lichen! Une de ces petites plantes que le vent malmène! Voilà l'ardu: éprouver une infinie tendresse pour la fourmi qui restaure sa cité »

Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, NRF, 2011, p. 199-200.

Texte 18 - La mort



« Maintenant habitue-toi à la pensée que la mort n'est rien pour nous, puisqu'il n'y a de bien et de mal que dans la sensation et la mort est absence de sensation. Par conséquent, si l'on considère avec justesse que la mort n'est rien pour nous, l'on pourra jouir de sa vie mortelle. On cessera de l'augmenter d'un temps infini et l'on supprimera le regret de n'être pas éternel. Car il ne reste plus rien d'affreux dans la vie quand on a parfaitement compris qu'il n'y a pas d'affres après cette vie. Il faut donc être sot pour dire avoir peur de la mort, non pas parce qu'elle serait un événement pénible, mais parce qu'on tremble en l'attendant. De fait, cette douleur, qui n'existe pas quand on meurt, est crainte lors de cette inutile attente! Ainsi le mal qui effraie le plus, la mort, n'est rien pour nous, puisque lorsque nous existons la mort n'est pas là et lorsque la mort est là nous n'existons pas. Donc la mort n'est rien pour ceux qui sont en vie, puisqu'elle n'a pas d'existence pour eux, et elle n'est rien pour les morts, puisqu'ils n'existent plus. Mais la plupart des gens tantôt fuient la mort comme le pire des maux et tantôt l'appellent comme la fin des maux. Le philosophe ne craint pas l'inexistence, car l'existence n'a rien à voir avec l'inexistence, et puis l'inexistence n'est pas un méfait ».

Épicure, *Lettre à Ménécée*.

Texte 19 - Le temps

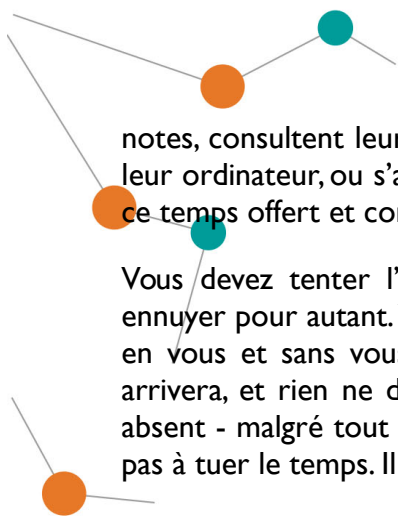
« A l'intérieur et à l'extérieur de la cabane, le sentiment de l'écoulement du temps n'est pas le même. Dedans, un ruissellement d'heures douillettes. Dehors, par - 30°, la gifle de chaque seconde. Sur la glace, les heures se traînent. Le froid engourdit le flux. Le seuil de ma porte n'est donc pas une latte séparant le chaud du froid, le cosu de l'hostile, mais une valve d'étranglement soudant les deux globes d'un sablier dans lesquels la durée ne s'écoulerait pas à la même vitesse »

Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, p. 77.

Texte 20 - Attendre sans rien faire

« C'est une forme d'attente particulière : vous ne pouvez agir, vous êtes sûr de l'issue, vous ne savez pas malgré tout combien de temps ça va durer. La salle d'attente du médecin, celle des administrateurs, ou encore les aéroports et les gares, en particulier les jours de grève, sont des lieux qui conviennent. Vous savez que la consultation finira par avoir lieu, que le dossier sera traité, que l'avion décollera ou que le train, en fin de compte, arrivera en gare. La situation est donc très différente des attentes dont l'issue demeure incertaines, éventuellement inquiétante. En outre, vous êtes contraint à la passivité : rien n'est en votre pouvoir pour accélérer le processus. Vous êtes confronté directement à la durée, à l'écoulement indépassable du temps, plus ou moins lent, plus ou moins visqueux.

Beaucoup de gens trouvent cette situation difficile à supporter. Ils s'arrangent pour esquiver la rencontre avec l'écoulement du temps, lisent des magazines, des romans, des essais, prennent des



notes, consultent leur agenda, rangent leur classeur, téléphonent sur leur portable, travaillent avec leur ordinateur, ou s'absorbent dans la contemplation des passants. Bref, ils s'occupent, remplissent ce temps offert et contraint d'activités, d'idées, petites ou grandes, et de tâches diverses.

Vous devez tenter l'expérience exactement inverse. Ne rien faire. Sans vous énerver ni vous ennuyer pour autant. Vous laissez flotter dans le temps, sachant qu'il passe de lui-même, inexorable, en vous et sans vous. Vous devez vous couler dans cette passivité totale, sans inquiétude. Tout arrivera, et rien ne dépend pas. Vous pouvez être vide, amorphe, immobile, indifférent, brumeux, absent - malgré tout le temps avance, et ce moment prendra fin. Vous pouvez découvrir qu'il n'y a pas à tuer le temps. Il ne cesse de mourir, de lui-même, indéfiniment »

R.-P.Droit, *101 expériences de philosophie quotidienne*, p. 87-88.

Texte 22 - La vieillesse et les rêves

« Je suis une vieille femme, il me serait difficile de le nier, depuis un certain temps déjà. J'aurais préféré dire vieille dame, mais je crains trop de gommer le drame de la vieillesse en lui accordant des soi-disant lettres de noblesse. Comme si la vieillesse était une sorte d'aristocratie, celle de la sagesse ou d'autre chose, avec une vue privilégiée sur le monde, accordée seule par le nombre des années. Sornette !

Je suis une femme, une femme qui est vieille, dont les forces ne sont plus ce qu'elles étaient, et surtout dont les rêves ne peuvent plus être ce qu'ils étaient. Car même les rêves ont un âge, et c'est certainement ce vieillissement des rêves qui constitue l'aspect le plus douloureux du vieillissement : l'âme se voit privée de ses plaisirs les plus précieux, de ses aspirations les plus désirables. Le conditionnel cède la place à un futur trop immédiat et trop certain »

O. Brenifier, <http://www.brenifier.com> ou <http://www.pratiques-philosophiques.com/>).

Questions

Quelles différences entre le rêve endormi et le rêve éveillé?

Quelle proximité?

A quelles conditions peut-on rêver (éveillé)?

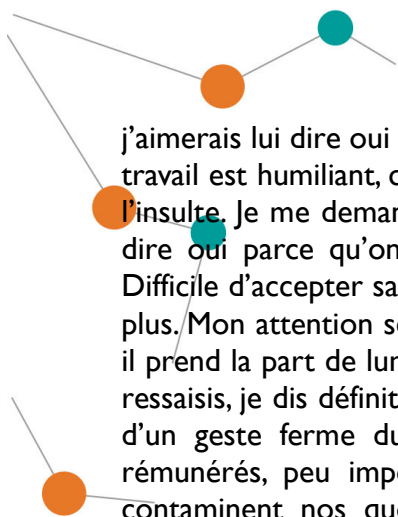
Peut-on rêver (éveillé) quand l'issue est certaine?

L'issue peut-elle être tout à fait certaine?

La certitude est-elle liée à une réalité objective ou à un état mental?

Texte 23 - Les Jobs à la con I/Call center

« Hier j'attendais un coup de fil important, et puis soudain le téléphone sonne. Je décroche et à l'autre bout du fil, je reconnais de suite la voix typée d'un *call center* de la banlieue de Lyon, de New Delhi ou de Tunis. Ça m'énerve, je n'ai pas que ça à faire. La nana me démarché, elle m'offre un cadeau que je devrais aller chercher dans un zoning commercial, celui qui est juste après la sortie d'autoroute. Et comme ça, je pourrai profiter de l'ouverture du nouveau super magasin de canapés. Je refuse: non, non et non ! J'en ai rien à foutre. Et elle me dit qu'elle ne comprend pas pourquoi je refuse un cadeau. C'est pourtant simple, je n'ai pas besoin de canapé, mais, finalement,



j'aimerais lui dire oui tellement elle me supplie d'accepter son cadeau... Puis, je sais à quel point son travail est humiliant, que c'est la centième fois depuis le matin qu'on lui raccroche au nez ou qu'on l'insulte. Je me demande même si ce n'est pas là le fondement de cette pratique : nous amener à dire oui parce qu'on a pitié de la fille, qui s'exprime si gentiment, si patiemment, si poliment. Difficile d'accepter sa camelote tout de même. Un moment, je me rends compte que je ne l'écoute plus. Mon attention se voile. Je deviens soucieux, l'ombre du travail salarié assombrit mon humeur, il prend la part de lumière qu'il exige de moi, la part de vie à laquelle je dois renoncer. Alors je me ressaisis, je dis définitivement et fermement non à la dame au téléphone et je balaie son insistance d'un geste ferme du pouce sur le bouton "Raccrocher".... Beaucoup d'emplois, bien ou mal rémunérés, peu importe finalement, sont ainsi nuisibles - ou du moins sans réel intérêt. Ils contaminent nos quotidiens, tout en rendant malheureux ceux qui les occupent. Ils ne sont absolument pas nécessaires à notre survie, ni à l'amélioration de nos conditions quotidiennes d'existence »

M. Monaco, M. Müller, G. Pascon, *Choming out*, Liège, éditions d'Une certaine gaieté, 2013, p. 36-37.

Texte 24 – Les jobs à la con II/ Une nouveauté ?

Alors que la technologie devait nous libérer du travail, l'économie contemporaine crée toujours plus de «métiers à la con» que ceux qui les exercent savent parfaitement inutiles, déplore l'anthropologue David Graeber. Ou pourquoi la semaine de 20 heures est encore loin.

«Avez-vous l'impression que le monde pourrait se passer de votre travail?

Ressentez-vous la profonde inutilité des tâches que vous accomplissez quotidiennement?

Avez-vous déjà pensé que vous seriez plus utile dans un hôpital, une salle de classe, un commerce ou une cuisine que dans un open space situé dans un quartier de bureaux?

Passez-vous des heures sur Facebook, YouTube ou à envoyer des mails persos au travail?

Avez-vous déjà participé à un afterwork avec des gens dont les intitulés de jobs étaient absolument mystérieux?

Êtes-vous en train de lire cet article parce qu'un ami ou un collègue vous l'a conseillé, twitté, facebooké ou emailé au travail?»

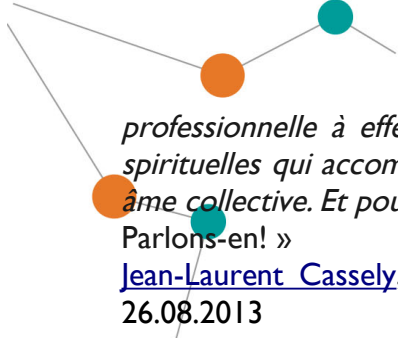
Si vous avez répondu oui à plusieurs de ces questions, vous faites sans aucun doute possible partie de cette population qui occupe un «*boulot à la con*», ou «*bullshit job*», comme les nomme l'anthropologue anglais David Graeber.

Professeur à la prestigieuse et orthodoxe London School of Economics, l'anthropologue «anarchiste» —vous allez vite comprendre le sens de ce qualificatif— a publié le 17 août, en pleine trêve estivale, un article coup de gueule très remarqué dans le trimestriel «radical» Strike!, qui s'est félicité que l'article avait franchi la barre des 170.000 consultations en moins d'une semaine.

Dans cet article intitulé «*A propos du phénomène des jobs à la con*», le chercheur rappelle en introduction que le progrès technologique a toujours été vu comme l'horizon d'une libération du travail, mais que cet horizon s'est constamment éloigné à mesure que les progrès devenaient tangibles. En 1930, le célèbre économiste John Keynes estimait dans une fiction futuriste qu'on pourrait se contenter de travailler 15 heures par semaine un siècle plus tard et que d'ailleurs, on s'ennuierait tellement que le principal problème collectif serait de répartir le travail.

Or, le progrès n'a fait depuis que nous donner des raisons supplémentaires de travailler, dans des métiers que même ceux qui les occupent trouvent parfois profondément inutiles. Cela alors même que le chômage de masse s'est installé durablement, note Graeber:

«Pour y arriver, des emplois ont dû être créés qui sont, par définition, inutiles. Des troupes entières de gens, en Europe et en Amérique du Nord particulièrement, passent leur vie



professionnelle à effectuer des tâches qu'ils savent sans réelle utilité. Les nuisances morales et spirituelles qui accompagnent cette situation sont profondes. C'est une cicatrice qui balafre notre âme collective. Et pourtant, personne n'en parle.»

Parlons-en! »

[Jean-Laurent Cassely](#), « L'invasion des 'métiers à la con', une fatalité économique? », [Economie](#)
26.08.2013

Texte 23 - Les jobs à la con III – Et pourquoi pas chômeur ?

«À la fin de mes études de philo, j'avais trop peur de me retrouver englué dans un mode de vie qui m'impose des nécessités dont je me serais très bien passé : la voiture, le réveil à l'aube... et surtout les mille euros par mois. Puis, y'a rien à faire, ce monde me dégoûte vraiment trop avec son nucléaire, ses guerres, ses esclaves sans-papiers et son système de propagande aliénant. Être un rouage du système? Non non, juste un parasite... Donc, à défaut d'être prof, un job de quatre, cinq mois dans l'associatif qui me permet de tenir les douze mois du «stage d'attente» pour, enfin, devenir chômeur. Entretemps, j'ai eu la chance de faire des rencontres qui m'ont permis de m'organiser collectivement pour ne pas payer le loyer, ni la bouffe. J'ai appris qu'on peut voler n'importe quoi et comment peindre des trains, j'ai commencé à voyager régulièrement. Pour des projets politiques, on a écrit des textes, fait des émissions radios et des petits films, on a habité des lieux qui ont été importants, ou plus modestement agréables, pour des gens, on a créé des zones autonomes et développé des techniques. J'ai aussi appris l'anglais, peut-être que ça me servira pour ma future reconversion professionnelle ... Voilà, j'ai appris pas mal de choses, j'en ai plein d'autres à découvrir, j'ai essayé de faire des trucs qui me plaisent tout en ayant un impact sur ce qui m'entoure. Au final, je crois que j'ai participé à un certain nombre de projets "socialement utiles", dégueulasser votre façade par exemple... Non, sans déconner, j'y crois vraiment, aux projets "utiles"....».

M. Monaco, M. Müller, G. Pascon, *Choming out*, Liège, éditions d'Une certaine gaieté, 2013, p. 23-24.

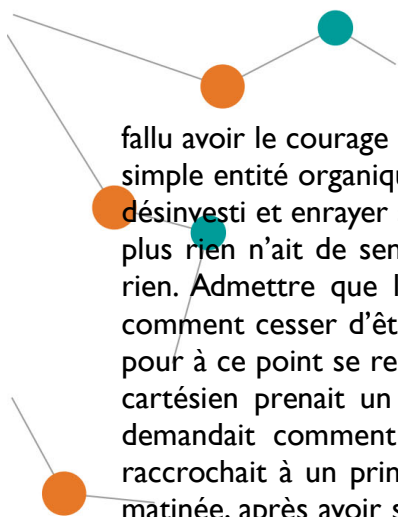
Texte 26 - La honte

« La honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement (...). Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout de suite la vulgarité de mon geste et j'ai honte. (...) J'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et, par l'apparition même d'autrui, je suis mis en demeure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme un objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre. Cette image en effet serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me « toucher ». Je pourrais ressentir de l'agacement, de la colère en face d'elle comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d'expression que je n'ai pas ; mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit ».

Sartre, *L'Être et le Néant*, 3e partie, I, I, Gallimard, p. 265-266.

Texte 27 – Profite bien, chéri !

« A peine débarquée et déjà happée par le travail, elle lui avait dit : *Profite-en bien, chéri*. Il avait répondu: *On ne peut rien me demander de pire*. Profiter? Un verbe qu'il détestait, comme toute injonction au plaisir. Et pourtant il s'était attelé à la tâche sous couvert d'une toute nouvelle expérience : la recherche de subtiles sensations liées au seul plaisir d'exister. Lui, organisme vivant de retour dans son bain originel, la mer. Redevenir une créature aquatique et nue, la peau juste revêtue d'un hâle, nageant parmi ses frères poissons. Faire abstraction de ses désirs, de ses craintes et de ses investigations pour atteindre le vieux rêve des Grecs anciens, ce juste point d'équilibre et d'harmonie. Retrouver son humilité face aux éléments, se satisfaire de l'horizon sans chercher par-delà, vénérer le soleil comme le seul dieu des athées. Mais pour atteindre ce vieux rêve, il lui aurait



fallu avoir le courage de se confronter à l'infiniment petit de son être, de se considérer comme une simple entité organique, si fragile, si peu pensante, si grégaire. Il lui aurait fallu accepter de se sentir désinvesti et enrayer sa machine mentale jusqu'à la trouver dérisoire et vaine. Ne plus craindre que plus rien n'ait de sens. Oublier le tout et le rien, pour faire l'expérience physique du tout et du rien. Admettre que le stade suprême de la conscience consistait à renier sa conscience. Mais comment cesser d'être Philippe Saint-Jean ne serait-ce qu'une heure? Où trouver le détachement pour à ce point se relativiser? Depuis qu'il était coincé à Bali, le bon vieux *Je pense donc je suis* du cartésien prenait un tout autre sens. Au réveil, une fois Mia partie rejoindre son équipe, il se demandait comment il allait occuper sa journée et, coupable de n'en avoir aucune idée, se raccrochait à un principe: *Je pense donc je ne 'profite' pas et me contente de résister*. En fin de matinée, après avoir survolé la presse internationale, il trempait jusqu'à mi-cuisses dans l'eau bleue dans l'espoir de stimuler son corps entier et de puiser une toute nouvelle énergie. En générale, un seul tour de bassin suffisait: *Je pense donc je barbote sans joie dans une piscine privée*. En fin d'après-midi, il dressait sans gloire le bilan de la journée avant le retour de Mia, qui, elle allait lui narrer par le menu une infinité de petits événements. Il se sentait alors un peu plus exclu: *Je pense donc j'existe en tant que penseur dans un monde qui souvent les décourage*. Tard dans le soir, quand elle s'endormait, il goûtait enfin, sur la terrasse, au temps suspendu, et aux embruns que les vents poussaient jusqu'à lui. *Je pense donc la vie des idées est mon seul rempart contre l'insignifiance* »

Tonino Benaquista, *Homo erectus*, Gallimard, « Folio », 2011, p. 217-219.

Texte 28 - L'art de faire du Thé

« Un ou deux Américains m'ont demandé pourquoi les Anglais aiment à ce point le thé, alors que ça n'est pas très bon. Pour comprendre, il faut le préparer correctement.

Cette préparation relève d'un principe très simple. Le voici: afin d'obtenir le parfum convenable, l'eau doit être bouillante (pas bouillie) quand elle touche les feuilles de thé. Si elle est simplement chaude, le résultat sera insipide. Voilà pourquoi nous autres Anglais pratiquons tous ces rituels étranges tels qu'ébouillanter la théière (afin que l'eau ne refroidisse pas trop vite une fois versée). Et voilà pourquoi l'habitude américaine d'apporter à table une tasse, un sachet de thé et un petit pot d'eau chaude est le meilleur moyen d'obtenir un liquide clair, insipide, qu'aucun individu sain d'esprit n'envisagerait de boire. Si les Américains sont abasourdis que les Anglais soient tellement attachés au thé, c'est parce que la plupart d'entre eux N'ONT JAMAIS BU UNE BONNE TASSE DE THE. Voilà pourquoi ils ne comprennent rien. En fait, pour être franc, la plupart des Britanniques ne savent plus faire le thé non plus et le remplacent par du café instantané bon marché, ce qui est bien dommage et donne aux Américains l'impression que les Anglais n'y connaissent strictement rien en boissons chaudes et stimulantes.

Le meilleur conseil que je puisse donner à un Américain arrivant en Angleterre est le suivant: allez chez Marks & Spencer et achetez un paquet de thé Earl Grey. Retournez à votre logement et mettez une bouilloire sur le feu. Pendant que l'eau chauffe, ouvrez le paquet et humez. Attention: vous risquez d'éprouver un léger étourdissement mais ceci est parfaitement légal. Quand l'eau a bouilli, versez-en un peu dans la théière, faites-la circuler à l'intérieur, puis videz-la. Mettez deux sachets de thé dans la théière - trois si elle est très grande. (Pour vraiment vous guider dans le droit chemin, je devrais vous dire d'utiliser du thé en vrac, pas des sachets, mais procédons par étapes). Ramenez l'eau à ébullition, puis versez-la aussi vite que possible sur le thé. Certains vous diront qu'on ne doit pas mettre de lait dans le Earl Grey, juste une tranche de citron. Qu'il aille se faire froter. Moi, je l'aime avec du lait. Si vous pensez vous aussi l'aimer de cette manière, il est sans doute préférable de verser un peu de lait au fond de la tasse avant le thé. L'inverse ébouillante le



lait. Et si vous croyez que vous l'apprécieriez lus avec une tranche de citron, ma foi, allez-y, ajoutez une tranche de citron.

Buvez... Au bout de quelques instants, vous commencerez à vous dire que ce pays n'est peut-être pas si grange et si dingue que ça finalement. »

Douglas Adams, *Fonds de tiroir*, Gallimard, « Folio SF », 2004 pour la traduction française, p. 134-136.



Texte 29 - Langages

« Il est nécessaire de connaître la différence entre samedi et salmis. Elle est tout à fait capitale. Le samedi vient après le vendredi, alors que le salmis vient après le ventre vide. Comme la plupart des choses, toutefois, ce n'est pas si facile. Le salmis n'est pas à proprement parler un salmis avant d'avoir été mis dans une cocotte à mijoter. Voilà certes une chose qu'on ne ferait pas à un samedi, quoique on pourrait fort bien la faire un samedi. D'ailleurs, si on veut, on peut aussi faire mijoter un salmis le jeudi, ou le temps qu'il faut. C'est assez compliqué, mais si on y réfléchit bien, on finit par comprendre à peu près. (...) Quand nous disons 'l'olifant', nous parlons d'un instrument de musique au Moyen Âge. Quand nous disons 'l'éléphant', nous parlons d'un animal proboscidien. 'Animal' est un mot que nous employons assez souvent; voilà pourquoi il est si facile à prononcer. La plupart des mots que nous employons souvent, comme 'maison', 'voiture' ou 'arbres', sont faciles à prononcer. Proboscidien est un mot que nous utilisons légèrement moins, et quand on le prononce, on a un peu l'impression d'avoir du caramel entre les dents. Si les animaux s'appelaient 'proboscidien' et non 'animaux', nous n'en parlerions probablement pas aussi souvent. Nous dirions: 'Regarde: un train!' ou 'Regardez: une moto!', mais si un proboscidien passait, nous dirions plutôt 'Ca ne serait pas l'heure d'aller goûter?' et nous n'en parlerions pas du tout, aussi pimpant qu'il soit.

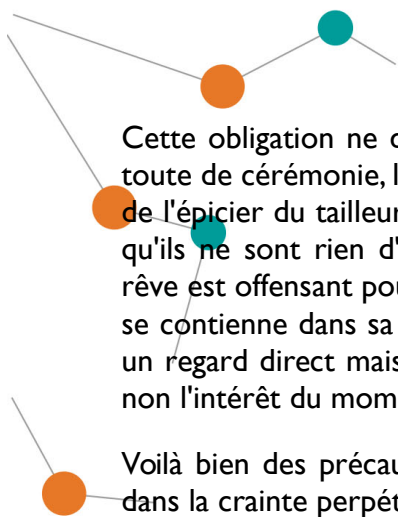
Toutefois, contrairement à ce qu'on pourrait croire, proboscidien ne signifie pas que l'éléphant soit collé par du caramel. Ca signifie qu'il a une longue trompe à la place du nez ».

Douglas, Adams, *Fonds de tiroir*, Gallimard, « Folio SF », 2004 pour la traduction française, p. 146-150.

Texte 30 - Le garçon de café

« Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main.

Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser.



Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier du tailleur, du commissaire priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, qu'un commissaire-priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier, comme le soldat au garde-à-vous se fait chose-soldat avec un regard direct mais qui ne voit point, qui n'est plus fait pour voir, puisque c'est le règlement et non l'intérêt du moment qui détermine le point qu'il doit fixer (le regard « fixé à dix pas »).

Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition ».

J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1976, coll. Tel, pp. 95-96.

Texte 31 - Solitude et vivre-ensemble

« Dans toutes les créatures qui ne font pas des autres leurs proies et que de violentes passions n'agitent pas, se manifeste un remarquable désir de compagnie, qui les associe les unes les autres. Ce désir est encore plus manifeste chez l'homme : celui-ci est la créature de l'univers qui a le désir le plus ardent d'une société, et il y est adapté par les avantages les plus nombreux. Nous ne pouvons former aucun désir qui ne se réfère pas à la société. La parfaite solitude est peut-être la plus grande punition que nous puissions souffrir. Tout plaisir est languissant quand nous en jouissons hors de toute compagnie, et toute peine devient plus cruelle et plus intolérable. Quelles que soient les autres passions qui nous animent, orgueil, ambition, avarice, curiosité, désir de vengeance, ou luxure, le principe de toutes, c'est la sympathie: elles n'auraient aucune force si nous devions faire entièrement abstraction des pensées et des sentiments d'autrui. Faites que tous les pouvoirs et tous les éléments de la nature s'unissent pour servir un seul homme et pour lui obéir ; faites que le soleil se lève et se couche à son commandement ; que la mer et les fleuves coulent à son gré ; que la terre lui fournisse spontanément ce qui peut lui être utile et agréable: il sera toujours misérable tant que vous ne lui aurez pas donné au moins une personne avec qui il puisse partager son bonheur, et de l'estime et de l'amitié de qui il puisse jouir ».

D. Hume, *Traité de la nature humaine*, Livre II, partie II, section V, GF, p. 211.

Texte 32 - Connaître les autres

« De tous les objets de notre connaissance, il ne nous reste plus que les âmes des autres hommes, et que les pures intelligences ; et il est manifeste que nous ne les connaissons que par conjecture. Nous ne les connaissons présentement ni en elles-mêmes, ni par leurs idées, et comme elles sont différentes de nous, il n'est pas possible que nous les connaissions par conscience. Nous conjecturons que les âmes des autres sont de même espèce que la nôtre. Ce que nous sentons en nous-mêmes, nous prétendons qu'ils le sentent (...).

Je sais que deux et deux font quatre, qu'il vaut mieux être juste que d'être riche, et je ne me trompe point de croire que les autres connaissent ces vérités aussi bien que moi. J'aime le bien et le plaisir, je hais le mal et la douleur, je veux être heureux, et je ne me trompe point de croire que les hommes (...) ont ces inclinations (...). Mais, lorsque le corps a quelque part à ce qui se passe en moi, je me trompe presque toujours si je juge des autres par moi-même. Je sens de la chaleur ; je vois une telle grandeur, une telle couleur, je goûte une telle saveur à l'approche de certains corps : je me trompe si je juge des autres par moi-même. Je suis sujet à certaines passions, j'ai de l'amitié ou de l'aversion pour telles ou telles choses ; et je juge que les autres me ressemblent : ma



conjecture est souvent fausse. Ainsi la connaissance que nous avons des autres hommes est sujette à l'erreur si nous n'en jugeons que par les sentiments que nous avons de nous-mêmes ».

Malebranche, *De la recherche de la vérité*, III, 7, Paris, Vrin, 1965, t. I, p. 259.

Texte 33 - L'accident



Elle avait dix-huit ans. L'âge où rien n'est vieux, sinon les parents. Et Dieu sait s'ils sont toujours vieux les parents, et embêtants. Elle habitait dans un village, à peine quelques centaines d'habitants. Rien de très drôle ni passionnant. Depuis toujours elle savait qu'elle partirait. C'était chose convenue, comme pour la plupart des jeunes de son âge, qui rêvaient tous d'une vie autre, d'une vie meilleure, ailleurs qu'ici.

Pourtant, après avoir terminé sa scolarité, elle s'était trouvé un travail, au village d'à côté. Comme la plupart des jeunes de son âge, qui restaient travailler à la ferme familiale, ou allaient s'engager à l'une des deux ou trois usines du coin. Le rêve n'était pas pour l'instant, et les rêves ne sont que des rêves, sans quoi ils ne seraient pas des rêves.

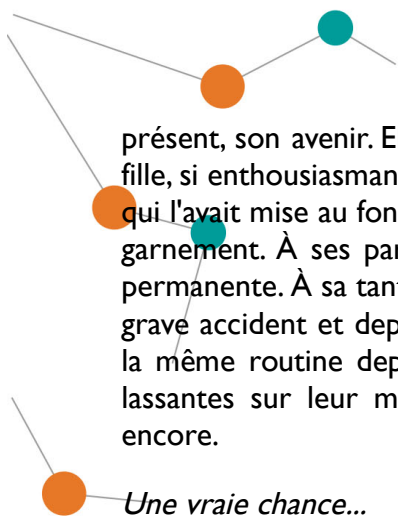
On la connaissait bien dans le village. Elle s'occupait de tout : de l'organisation des fêtes, des sorties, de toutes les activités qui concernaient ceux de son âge. Elle avait même été la déléguée des élèves pour son collège. Elle n'avait pas été au Lycée. Elle aurait bien voulu, mais il fallait surtout penser à travailler, à gagner sa vie. Pas de place pour le luxe : la vie était trop dure, l'argent trop cher. Sa mère avait quelque peu regretté cet abandon, mais le père ne portait pas grande considération à l'école. Il ne supportait pas de voir sa fille perdre son temps à lire. Pas plus que de la voir traîner dans la rue, à parler aux garçons. Il n'était pas question d'entretenir éternellement une fille à rien faire. Le travail, gagner sa vie, était la seule chose qui valait la peine que l'on en parle. On travaillait toute l'année, sept jours sur sept : il y avait toujours quelque chose à faire. Ne serait-ce que d'éplucher les légumes ou curer les bêtes. Pour toute vacance, chaque année, le dernier week-end d'août, on allait passer deux jours chez la grand-mère, au bord de l'eau.

Un rêve

Le rêve était de partir, mais où, et pour quoi faire ? La question ne se posait pas dans l'immédiat. Plus tard, peut-être. En attendant, son seul luxe, sa seule liberté, était sa mobylette, achetée avec sa première paye. Dès qu'elle avait un moment à elle, elle sillonnait les chemins, fonçant à toute allure, zigzaguant à qui mieux mieux, frôlant les murs et les poteaux. Elle se grisait de vitesse, d'émotions fortes, seule excitation autorisée pour l'instant, et elle en avait bien besoin. On verrait par la suite pour le reste. Car le travail se passait bien, on appréciait son dynamisme, son sens des responsabilités. On lui annonçait déjà qu'elle ferait bien sa place dans la maison, et l'idée lui plaisait, voire la flattait ; elle aimait être utile.

Puis l'accident arriva. Un accident grave. Avec sa mobylette, elle avait percuté un tracteur ; elle avait été traînée sur plusieurs mètres par le semoir qu'il tirait. Elle faillit y perdre une jambe. L'infection s'y installa. La douleur aussi, nuit et jour ; elle n'arrivait plus à dormir, même avec les médicaments. Les chirurgiens lui greffèrent de la peau prise sur son autre jambe, une opération longue, effectuée à plusieurs reprises. Apparemment ils n'avaient pas fait ce qu'il fallait. Pas plus que l'assurance d'ailleurs, qui s'était mal débrouillée avec le propriétaire du tracteur. Mais que pouvaient-ils faire, elle ou ses parents ?

Elle eut du temps pour réfléchir, beaucoup de temps, durant les six mois d'hôpital et de convalescence. Allongée, occupée uniquement à lire et à réfléchir. À repenser son passé, son



présent, son avenir. Elle repensait à cette dame, professeur de français, ardente féministe et vieille fille, si enthousiasmante, qui l'avait beaucoup encouragée. À ce professeur de mathématique, sévère, qui l'avait mise au fond de la classe, car elle était nulle en math et elle était la sœur de son frère, un garnement. À ses parents, qui ne pensaient qu'au travail et ne comprenaient pas son insatisfaction permanente. À sa tante, qui l'appelait "la révolutionnaire". À son autre frère, qui lui aussi avait eu un grave accident et depuis se morfondait dans son amertume. Aux collègues de travail qui menaient la même routine depuis des années, qui racontaient indéfiniment les mêmes histoires lassées et lassantes sur leur maris, leurs enfants, leur vacances, etc.. Elle repensa à bien d'autres choses encore.

Une vraie chance...

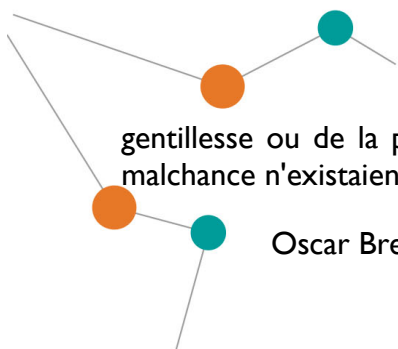
Un jour, vers la fin de sa convalescence, alors qu'elle se remettait plus ou moins à marcher, elle déclara à sa mère, qui la plaignait comme savent le faire les mères, que cet accident avait été une

chance pour elle. Son père se fâcha, lui demanda comment elle pouvait parler ainsi à sa mère, qui se faisait tant de souci pour elle. Elle était heureuse, elle était libre, elle avait compris qu'elle devait partir du village, tout de suite, pas dans dix ans, ni dans cinq ans, ni l'année prochaine, ni un jour, mais tout de suite. Dès qu'elle serait suffisamment remise. Sa jambe était encore abîmée, mais du moment qu'elle fonctionnait, on ne lui en demandait pas plus ! Cet accident lui avait parlé, plus que toutes les paroles, surtout elle qui était si têtue. On peut toujours rester sourde à des paroles, mais pas à un tel accident. À moins de faire comme son frère, et de tomber dans le piège du ressentiment. Elle ne pouvait plus continuer comme avant, le même cours des choses, identique à lui-même, terne et ennuyeux, ponctué de faux plaisir et d'activités factices qui n'ont aucun sens, aucune portée, aucun intérêt. Cet accident l'avait bien éclairé. Il lui avait été envoyé par la providence, pour mieux voir les choses, pour mieux les comprendre, pour mieux prendre une décision. La douleur l'avait fait réfléchir, comme si, sans la douleur, aucune réflexion n'était possible. Être clouée au lit l'avait fait réfléchir, comme si sans obligation de s'arrêter, d'interrompre le mouvement, on ne pouvait pas réfléchir. Elle avait enfin connu autre chose, et de cet au-delà des choses, elle avait compris qu'elle ne pouvait plus continuer à vivre sur sa lancée, même si tous les autres, ses copains, ses proches, continuaient leur même petit bonhomme de chemin, en rêvant périodiquement d'un ailleurs dont la silhouette s'estompait rapidement au fil des ans.

Une leçon qui se mérite

Cette leçon qui s'était imposée à son existence, elle devait la repenser tout au long de sa vie. Elle avait compris qu'une décision consiste principalement à arrêter le flux permanent qui nous emporte, et qu'une telle décision ne s'effectue pas sans confrontation, sans douleur, sans tragique. Interrompre la continuité ne se réalise jamais naturellement, et l'entourage ne nous y encourage guère. Le réflexe le plus immédiat, celui qui cherche à se protéger, est de reporter au lendemain, au surlendemain une décision, qui dès lors ne reste qu'un rêve impossible, un château en Espagne.

Ceux qui l'auront fréquenté par la suite se seront étonnés de son comportement abrupt, de ses brusques changements de parcours. Comme ce copain largué sans préavis, ou ce fiancé paniqué qui s'enfuit à la veille des noces. Lorsqu'une idée lui traversait l'esprit, c'était maintenant ou jamais, au risque de déplaire. Attitude qui produit certes un comportement radical, mais qui seul pouvait protéger contre l'enlèvement et la viscosité ambiante. Une rage intérieure l'animait, il ne pouvait en être autrement, mais elle préférait que sa violence soit tournée vers le monde, à qui elle ne devait rien, plutôt que contre elle-même, nourrie par la rancœur et le regret, celui de tous les gestes avortés, la maladie des faibles et des timorés. Elle n'aimait pas les limites, elle avait payé pour cela, au prix fort, meurtrie dans son corps, abîmée dans sa chair. Elle n'avait qu'à faire du bon sens, de la



gentillesse ou de la politesse : elle n'était plus liée, elle avait largué les amarres. La chance et la malchance n'existaient pas : son accident, dans tous les sens du terme, elle l'avait mérité.

Oscar Brenifier, en ligne sur son site: <http://www.brenifier.com> ou <http://www.pratiques-philosophiques.com/>

Texte 34 – L'accident II

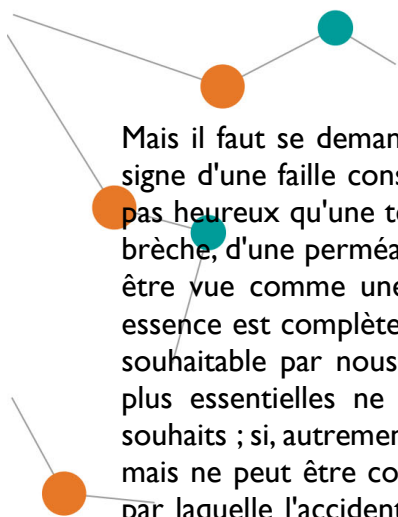


« En son sens courant, l'accident est ce qui arrive de façon imprévue, soudaine ; c'est ce qui déjoue l'attente ou l'habitude. Et au moins depuis l'époque romaine, c'est essentiellement en mauvaise part qu'est prise cette brusque interruption du cours ordinaire ou attendu des choses : l'accident, c'est l'événement fâcheux, le malheur qui frappe – littéralement : qui « tombe ».

En son sens philosophique (défini par Aristote), l'accident désigne ce qui appartient à un être, ou ce qui arrive à un être, mais qui aurait pu aussi bien ne pas lui appartenir ou ne pas lui arriver ; et cela, parce que la chose ou l'événement en question sont sans lien avec l'essence (ou la substance) même de cet être ; de sorte que celui-ci serait tout autant lui-même, si cette chose ou cet événement étaient absents, ou s'ils étaient différents de ce qu'ils sont. Un exemple simple : "avoir des cheveux blonds" est pour l'homme un accident, car l'on est tout autant un homme si l'on a des cheveux bruns, voire pas de cheveux du tout. Il s'agit là d'un élément qui est sans rapport avec ce qui fait l'humanité de l'homme (à l'inverse, on ne pourrait peut-être pas en dire autant de la pensée, par exemple : car il semble que la capacité de penser fasse partie, elle, de la définition même de l'homme).

Rapprochons ces deux définitions, pour constater d'abord ce qu'elles ont de commun : dans les deux cas, il s'agit de ce que l'on ne peut pas prévoir, c'est-à-dire de ce que l'on ne peut pas déduire à partir de ce que l'on connaît ; dans les deux cas il s'agit aussi, par conséquent, de ce qui ne dépend pas de soi, ni de ce que l'on est (ce qui constitue l'essentiel de notre être), ni de ce que l'on peut décider. La présence ou la possibilité de l'accident signifient toujours que tout n'est pas déterminé d'avance, et que tout n'est pas en notre pouvoir. Faut-il y voir la condition de notre liberté (s'il n'y avait rien d'accidentel, cela signifierait que tout serait nécessaire, que tout ce qui est et tout ce qui arrive serait une suite inévitable de la nature même des choses) ? Ou au contraire, la négation ou la limitation de notre liberté (s'il y a de l'accidentel, c'est aussi que certaines choses nous arrivent malgré nous, sans notre volonté ou contre elle) ? La question majeure et plus générale encore qui paraît se poser serait alors la suivante : faut-il déplorer que tout n'arrive pas toujours selon ce que notre nature implique, ou selon ce que notre volonté décide ?

Le fait que l'accident, dès l'origine, ait été défini comme l'événement inattendu et malheureux, indique à lui seul une des réponses possibles. En effet, si l'on réserve l'usage du mot accident pour désigner le malheur inattendu, cela tend à signifier que c'est l'inattendu en tant que tel qui est vu comme un malheur, comme quelque chose de déplorable. Au-delà du fait que tel événement inattendu soit vu comme malheureux, est suggérée l'idée que ce qui est fondamentalement malheureux, c'est que de l'inattendu puisse arriver. Que quelque chose puisse déjouer complètement notre attente, que quelque chose puisse à tout moment faire irruption du dehors, qu'il faille donc admettre qu'il y a pour l'homme un « en-dehors » ou un « au-delà » de sa volonté et de sa connaissance, cela peut être vu comme une imperfection, comme une injustice, ou comme l'alibi de la négligence : l'esprit contemporain incline à le croire, lorsqu'il manifeste toujours plus nettement le souci de trouver, derrière tout accident, une responsabilité, un coupable. Il est supposé par là qu'il est tout à la fois possible et souhaitable, pour l'homme moderne, de contrôler tout, ou du moins le maximum de choses ; et par conséquent que l'irruption de l'inattendu signifie essentiellement que quelqu'un, quelque part, n'a pas fait ce qu'il devait faire.



Mais il faut se demander si l'accident n'est pas, plutôt que l'indice d'une regrettable défaillance, le signe d'une faille constitutive du monde et de l'homme lui-même, et même se demander s'il n'est pas heureux qu'une telle faille existe. La possibilité de l'accident marque la présence en nous d'une brèche, d'une perméabilité à un en-dehors pouvant nous « tomber dessus » ; cette brèche ne peut être vue comme une blessure à cicatriser au plus vite, que si l'on part du principe que notre essence est complète par elle-même, autosuffisante, et que ce qui est bon pour nous et ce qui est souhaitable par nous coïncident forcément. Mais si, à l'inverse, certaines choses et peut-être les plus essentielles ne peuvent nous arriver qu'en déjouant nos attentes et en contrariant nos souhaits ; si, autrement dit, l'homme, ni comme individu ni comme espèce, ne peut jamais se suffire, mais ne peut être comblé que par ce qui excède son pouvoir et sa connaissance, alors la brèche par laquelle l'accident nous atteint ne doit-elle pas être considérée comme une fenêtre qui nous préserve de l'étouffement, plutôt que comme une blessure qui nous menace ? »

Gildas Richard, « L'accident », Cf. philopourtous.free.fr/Atelier/Textes/accident.htm.

Texte 35 – Supporter l'absence

« Quelquefois, il m'arrive de bien supporter l'absence. Je suis alors 'normal' : je m'aligne sur la façon dont 'tout le monde' supporte le départ d'une 'personne chère' ; j'obéis avec compétence au dressage par lequel on m'a donné très tôt l'habitude d'être séparé de ma mère - ce qui ne laissa pas, à l'origine, d'être douloureux (pour ne pas dire : affolant). J'agis en sujet bien sevré ; je sais me nourrir, *en attendant*, d'autres choses que du sein maternel.

Cette absence bien supportée, elle n'est rien d'autre que l'oubli. Je suis, par intermittence, infidèle. C'est la condition de ma survie ; car, si je n'oubliais pas, je mourrais. L'amoureux qui n'oublie pas quelquefois, meurt par excès, fatigue et tension de mémoire »

R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 42.

Texte 36 – Quand le monde de l'autre se laisse entrevoir

« Rusbrock est enterré depuis cinq ans ; on le déterre ; son corps est intact et pur (...), *mais* : 'il y avait seulement un petit point sur le nez qui portait une trace légère, mais une certaine trace de corruption' (Dostoïevski). Sur la figure parfaite et comme embaumée de l'autre (tant elle me fascine), j'aperçois tout à coup un point de corruption. Ce point est menu : un geste, un mot, un objet, un vêtement, quelque chose d'insolite qui surgit (qui se pointe) d'une région que je n'avais jamais soupçonnée, et rattache brusquement l'objet aimé à un monde *plat*. L'autre serait-il vulgaire, lui dont j'encensais dévotement l'élégance et l'originalité ? Le voilà qui fait un geste par où se dévoile en lui une autre race. Je suis *ahuri* : j'entends un contre-rythme : quelque chose comme une syncope dans la belle phrase de l'être aimé, le bruit d'une déchirure dans l'enveloppe lisse de l'image. (Telle la poule du jésuite Kircher, que l'on délie de l'hypnose par une légère tape, je suis provisoirement défasciné, non sans douleur).

(...) Bien souvent, c'est par le langage que l'autre s'altère ; il dit un mot différent, et j'entends bruire d'une façon menaçante tout un autre monde, qui est le monde de l'autre. Albertine ayant lâché l'expression triviale 'se faire casser le pot', le narrateur proustien en est horrifié, car c'est le ghetto redouté de l'homosexualité féminine, de la drague grossière, qui se trouve révélé d'un coup : toute une scène par le trou d'une serrure. Le mot est d'une substance chimique ténue qui opère les plus violentes altérations : l'autre, maintenu longtemps dans le cocon de mon propre discours, fait entendre, par un mot qui lui échappe, les langages qu'il peut emprunter, et que, par conséquent, d'autres lui prêtent »

Texte 37 - L'amoureux

« 'Suis-je amoureux? - Oui, puisque j'attends.' L'autre, lui, n'attend jamais. Parfois, je veux jouer à celui qui n'attend pas: j'essaie de m'occuper ailleurs, d'arriver en retard; mais, à ce jeu, je perd toujours: quoi que je fasse, je me retrouve toujours désœuvré, exact, voir en avance. L'identité fatale de l'amoureux n'est rien d'autre que: *je suis celui qui attend* ».

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 69.

Texte 38 - Comment dire?

« X..., parti en vacances sans moi, ne m'a donné aucun signe de vie depuis son départ: accident? grève de la poste? indifférence? tactique de distance? exercice d'un vouloir-vivre passager ('sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas' Mme de Sévigné)? ou simple innocence? Je m'angoisse de plus en plus, passe par tous les actes du scénario d'attente. Mais lorsque X... resurgira d'une manière ou d'une autre, car il ne peut manquer de le faire (pensée qui devrait immédiatement rendre vaine toute angoisse), que lui dirais-je? Devrais-je lui cacher mon trouble - désormais passé (« *Comment vas-tu?* »)? Le faire éclater agressivement (« *Ce n'est pas chic, tu aurais pu...* ») ou passionnément (« *dans quelle inquiétude tu m'as mis* »)? Ou bien, ce trouble, le laisser entendre délicatement, légèrement, pour le faire connaître sans en assommer l'autre (« *J'étais un peu inquiet...* »)? Une angoisse seconde me prend, qui est d'avoir à décider du degré de publicité que je donnerai à mon angoisse première »

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 71).

Texte 38 – Masquer sa passion

« Cacher totalement une passion (ou même simplement son excès) est inconcevable: non parce que le sujet humain est trop faible, mais parce que la passion est, d'essence, faite pour être vue: il faut que cacher se voie: sachez que je suis en train de vous cacher quelque chose (...) je m'avance en montrant mon masque du doigt: je mets un masque sur ma passion, mais d'un doigt discret (et retors) je désigne ce masque »

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 72-73.

Texte 39 - Montrez-moi qui désirer

« Peu avant de tomber amoureux, Werther rencontre un jeune valet qui lui raconte sa passion pour une veuve: 'L'image de cette fidélité, de cette tendresse, me poursuit partout, et, comme brûlé moi-même de ce feu, je languis, je me consume'. Après quoi il ne reste plus à Werther qu'à tomber amoureux, à son tour, de Charlotte. Et Charlotte elle-même lui sera désignée avant qu'il la voie; dans la voiture qui les emmène au bal, une amie obligeante lui dit combien Lotte est belle. Le corps qui va être aimé est, à l'avance, cerné, manié par l'objectif, soumis à une sorte d'effet de zoom, qui le reproche, le grossit et amène le sujet à y coller le nez: n'est-il pas l'objet scintillant qu'une main habile fait miroiter devant moi et qui va m'hypnotiser, me capturer? Cette 'contagion affective', cette induction, part des autres, du langage, des livres, des amis: aucun amour n'est originel. (La culture de masse est machine à emporter le désir: voici qui doit vous intéresser, dit-elle, comme si elle devinait que les hommes sont incapables de trouver tout seul qui désirer. La difficulté de l'aventure amoureuse est dans ceci: 'Qu'on me montre qui désirer, mais ensuite qu'on débarrasse!':



épisodes innombrables où je tombe amoureux de qui est aimé de mon meilleur ami: tout rival a d'abord été maître, guide, montreur, médiateur »

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 175-176.

Texte 40 - Prof: un métier assuré?



« J'enseigne la philosophie depuis trente ans. Cela me pèse. Je ne peux le cacher. Aussi, quand on me demande la raison pour laquelle j'ai choisi ce métier, je ne sais que répondre. Tout dépend de mon interlocuteur. Entre eux, en tout cas, les professeurs ne se posent pas la question. Ils se disent qu'un collègue n'est qu'un collègue et que tous partagent le même genre d'existence. Qu'importent les motivations initiales des uns et des autres. Une fois dans la place, ils ont les mêmes soucis d'emploi du temps, de classes surchargées, d'avancement de carrière, de mutation, etc., et quand d'autres problèmes surgissent, ils les intègrent, voire les dissolvent dans le registre de leurs préoccupations habituelles. Sur le plan économique, il n'y a pas, pour ainsi dire, d'événement plus ou moins malheureux auquel le statut ne permet de faire face. Tout, pour eux, depuis l'appareil d'orthodontie d'un enfant jusqu'au long congé de maladie en passant par les risques d'endettement, est institutionnellement *assuré*. D'où cette impression perçue de l'extérieur et ressentie de l'intérieur que la vie, pour un professeur, se confond avec un statut médiocre, certes, mais préservé, et qui, d'ailleurs, n'inspire à l'intéressé ni honte ni fierté - ce qui explique pourquoi il ne voit nul inconvénient à ce que la société le dévalue en l'appelant un 'enseignant'.

Une psychologie prétend qu'un 'enseignant' est un adulte immature peureux des périls sociaux, et qui, pour rester à l'abri de l'école, passe de l'autre côté du bureau. En ce qui me concerne l'hypothèse s'avère pertinente : c'est parce qu'il garantit une situation stable, confortable et sans éclat, que, très tôt, l'enseignement s'impose à moi comme emploi »

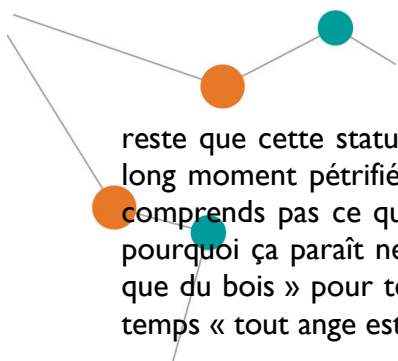
F. Shiffter, *Philosophie sentimentale*, LDP, 2010, p. 39-40.

Texte 41 - Statue

Au musée, un dimanche

Saut à l'étranger. Invité par le département de philosophie d'une université à parler de mes recherches, un des compartiments de ma vie. Vous avez aussi les vôtres, inutile d'entrer dans ces complications, questions d'experts, affaires de spécialistes, rien qui concerne directement les choses. Sauf le voyage, la manière dont elles changent dès qu'on s'éloigne, même si peu, des habitudes de chez soi. Les premières choses que je retrouve ici, au café, n'existent pas dans mon pays : un bac de sucre en poudre en métal avec une longue cuillère et un couvercle, un petit distributeur de table pour très fins carrés de papier faisant office de serviettes, des tasses très ouvertes et plates. La liste pourrait se poursuivre. N'importe quel voyage fait que les choses changent : matières, fonctions, emplacements, manières d'être. Petites différences, décalages infinitésimaux, qui font que l'on est ailleurs.

Ce matin, j'ai quartier libre. Longue marche sur les quais, jusqu'à un musée, dont j'oublie déjà le nom, à cause de ce qui vient d'arriver. J'y suis peu de temps avant la fermeture, assez pour une visite succincte. Premier étage, salle au fond, à droite puis à gauche, sauf erreur. Sur le chemin, des œuvres importantes : primitifs, retables, triptyques, rien malgré tout qui transporte ou bouleverse. Soudain, face à cette chose, là, au-dessus, au détour de l'entrée, une frayeur jamais éprouvée. Transi saisi plus de souffle le sang même arrêté. Frisson inconnu et terrible. Autour, tout diminue. Ne



reste que cette statue, immense, le doigt tendu, dont je ne sais si elle vit ou non. Je demeure un long moment pétrifié, incapable du moindre geste. L'ange me fixe. Sa stature me submerge, je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi cette chose possède tant de pouvoir tant de présence pourquoi ça paraît ne pas être une chose. Je finis par répéter « ce n'est que du bois », « ce n'est que du bois » pour tenter de conjurer la peur panique qui me cloue sur place. Je pense en même temps « tout ange est terrible », ça doit être une phrase de Rilke, je n'en suis plus sûr.



Je ne sais pas non plus comment je finis par me remettre en mouvement et me réfugier dans la salle d'à côté. J'ai encore du mal à respirer, mais là j'ai l'impression d'être hors d'atteinte. Je reprends mes esprits. C'est exactement ça : mes esprits n'étaient plus sous mon emprise. A cause de ? Je n'en sais rien. En relation, en tout cas, avec cette chose en bois, juste de l'autre côté du mur. Chose qui emprunte la forme humaine, qui imite notre stature, qui se donne, par la pose et le port, pour un corps semblable. Est-ce une raison suffisante ? Ou bien, ma psychopathologie mise à part, y-a-t-il une déraison particulière des œuvres d'art ? Faudrait-il les considérer comme des choses qui détiennent, incorporées à leur matière, confondues avec leur taille, leurs matériaux, leurs couleurs propres, une puissance particulière ? De quelle nature ? Qu'est-ce qui se trouve intégré dans cette statue, capable de me transir ainsi soudain ? De l'âme ? Ce n'est qu'un nom pour notre ignorance.

Il existe en tout cas un peuple de choses qui ne se confond pas avec les autres. Des choses à pouvoir, où cohabitent œuvres d'art, objets sacrés, choses investies de fantasmes, de désirs, de messages, choses si pleines qu'elles ne cessent de déborder, surabondamment.

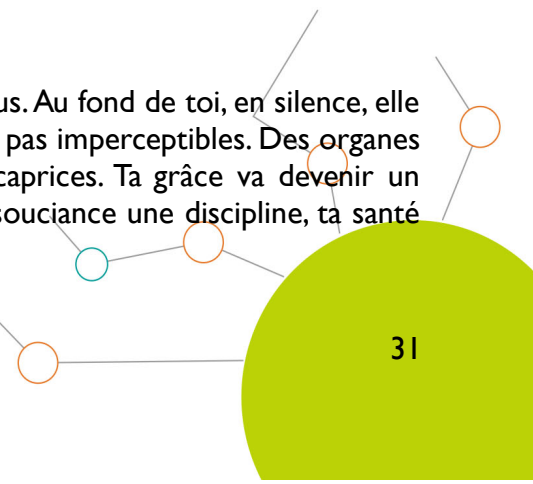
Roger-Pol Droit, *Dernières nouvelles des choses*, éd. Odile Jacob, 2003.

Texte 42 – Duel

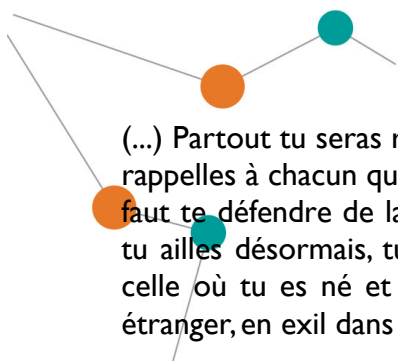
« Il y a quelque chose de physique, presque d'animal, en tout cas de primitivement sexué, dans la confrontation entre le vieux chef de bureau et le jeune impétrant. C'est du moins la sensation que me laisse l'entretien que je viens de passer. Deux mâles s'observent. Le vieux dominant et le jeune qui grimpe. Aucune aménité dans ce reniflage des savoirs et des intentions. Jusqu'où sais-tu, jusqu'où iras-tu ? demande le groin du chef. Quel piège me tends-tu demande le museau du candidat. Deux générations s'affrontent, la mourante et la remplaçante. Ce n'est jamais gentil. En dépit des apparences, la culture ou les diplômes y ont peu de part. Duel de couilles. Es-tu digne de perpétuer la caste ? Voilà ce qui intéresse le chef. Mérites-tu de vivre encore ? Voilà ce que demande le candidat. Grognements, grognements, dans un fumet de sperme rance et de foutre neuf ».

Daniel Pennac, *Journal d'un corps*, Gallimard, 2012, p. 124.

Texte 43 – Vieillir



« Une fois que la mort a posé sa griffe sur toi, elle ne te lâchera plus. Au fond de toi, en silence, elle va s'installer comme un taret. Ta chair va entamer sa dégradation à pas imperceptibles. Des organes que tu ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam vont t'imposer leurs caprices. Ta grâce va devenir un effort, ta beauté une conquête, ta démarche un tour de force, l'insouciance une discipline, ta santé une forteresse assiégée et l'inquiétude une campagne lancinante.



(...) Partout tu seras repéré comme nuisible, car du seul fait de ton existence, tu brises le mythe. Tu rappelles à chacun qu'il est mortel, ce qu'il importe d'éviter à tout prix. Tu t'apercevras bientôt qu'il faut te défendre de la vieillesse comme d'un péché que tu aurais commis. De toute façon, où que tu ailles désormais, tu portes une crécelle même si tu n'entends que celle des autres... Ta patrie, celle où tu es né et as vécu toute ta vie, celle où tu pensais mourir, t'a renié. Tu es devenu un étranger, en exil dans ton propre pays.

Il te reste à découvrir une des évidences de ton nouvel état : c'est que les vieux n'ont jamais été jeunes. Ça se saurait. Les enfants le savent bien. Ils savent bien que leur grand-mère n'a jamais été une jeune fille. Ils font semblant d'y croire pour ne pas faire de la peine. Mais quand on ouvre pour eux ce livre d'images mortes qu'est un album de photos, c'est comme si on jouait du pipeau.

- *Tu vois, c'est Mémé, là, qui joue au cerceau dans le jardin de tante Jeanne, que tu n'as jamais connue.*

Alors, elle est née morte, celle-là, pense l'enfant. Si je l'ai pas connue, c'est qu'elle a jamais existé.

- *Et pourquoi elle le pousse pas avec sa canne le cerceau ?* demande-t-il.
- *Mais Mémé n'avait pas de canne encore à dix ans, voyons !*

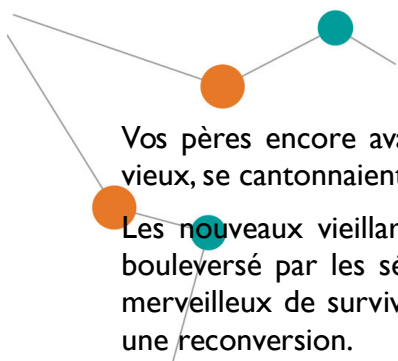
Voire, pense l'enfant. Mémé est née Mémé, c'est évident. Même sa propre fille l'appelle Mémé ! Et Pépé aussi qui lui dit chaque jour dès qu'il est assis à table : « *Tiens, passe-moi donc mon Charbon de Belloc, Mémé, s'il te plaît.* »

Qui ne se souvient ici-bas qu'elle s'appelle Germaine ou Marie-Louise ? Et qu'elle est toujours la petite fille d'autrefois qui flotte dans une peau distendue ? Et qu'est-ce d'ailleurs qu'un vieux monsieur sinon un galopin à moustaches qui voudrait toujours et encore jouer à touche-pipi ?

Moi, Moïra, leur destinée, je ne me lasse pas d'admirer leur capacité d'enfance. Ce n'est pas méritoire d'être jeune quand on est jeune, on ne sait rien faire d'autre. Mais le tour de force que ça représente d'être jeune quand on ne l'est plus, ça me tire des larmes. Salut, les acrobates ! Car les enfants, malgré des fulgurances, ne sont que des enfants. Eux, les vieux, cumulent tous les âges de leur vie. Tous ceux qu'ils ont été cohabitent, sans compter ceux qu'ils auraient pu être et qui s'obstinent à venir empoisonner le présent avec leurs regrets ou leur amertume. Les vieux n'ont pas seulement soixante-dix ans, ils ont encore leurs dix ans et aussi leurs vingt ans et puis trente et puis cinquante et en prime les quatre-vingts piges qu'ils voient déjà poindre. Et tous ces personnages qui récriminent, qui vous font reproche et n'ont jamais eu la part assez belle, il faut savoir les faire taire.

Un signe irréfutable leur indiquera qu'ils ont pénétré dans l'autre pays : la perte progressive de leur densité. (...) Toi, femme, à mesure que ta beauté ou ta jeunesse s'estompent, tu t'apercevras que tu deviens peu à peu transparente. Bientôt, on te heurtera sans te voir. Tu dis par habitude : « pardon », mais personne ne te répondra, tu ne déranges même plus, tu n'es plus là.

Je vous ai vus arriver, vous la génération qui n'osait plus vieillir, après tant de siècles où les rôles n'avaient jamais changé. Et j'ai tenté au début de vous raisonner : « *Vous me copierez cent fois : je suis une personne âgée.* » Mais mille fois n'auraient pas suffi. Devenir un vieux jeune, même délabré, vous paraissait soudain tellement plus bandant que le rôle éculé de vieille personne, même bien conservée. Vous êtes la première génération à avoir fait une découverte terrible en effet : ce que aviez de précieux et d'important à transmettre n'intéresse plus vos descendants. Quant à votre expérience, c'est bien simple, elle les fait chier. Ils n'en ont rien à cirer dans le monde où ils vivent, habités par la certitude qu'ils ne seront jamais pareils à vous. Parlez pas de malheur ! Pour éviter tout risque, il est donc impératif qu'ils vous ignorent, qu'ils fassent de vous des extraterrestres avant l'heure, des Tutsis dans un monde de Hutus.



Vos pères encore avait pu jouir du respect de leurs descendants, parce qu'ils se déguisaient en vieux, se cantonnaient dans l'espace qu'on leur assignait et qu'ils laissaient la place assez vite.

Les nouveaux vieillards, eux, s'aventurent en bataillons de plus en plus serrés sur un territoire bouleversé par les séismes de la science et de la médecine, où ils découvrent que c'est parfois merveilleux de survivre, à condition de subvertir les codes et de brouiller les pistes, pour tenter une reconversion.

Aujourd'hui, avoir la soixantaine consiste essentiellement à vous trouver plus fringants que les autres sexagénaires.



L'essentiel est de se réveiller dans le silence de ses organes, R.A.S. constituant comme en 14-18 le plus beau bulletin de victoire sur la mort. Quand les organes se mettent à causer, ils n'ont jamais rien de bon à dire. Mais quand les organes des autres déconnent, alors là, y a bon ! Ce n'est pas que vous soyez devenus méchants, c'est que le malheur du voisin est un emplâtre sur la terreur qui commence à vous étreindre. Et si vous étiez devenu vieux, tout de même ? Non, quel scandale ! Pas encore. Pas vraiment. Pas tout de suite ? »

Benoîte Groult, *La touche étoile*, LDP, 2006, p. 10-15.

Texte 44. La vie vue d'en-haut

« Quand, rassasiés de ces hauts spectacles, tes yeux s'abaisseront sur la terre, un ordre de choses différent t'étalera d'autres merveilles. Des vastes plaines qui se prolongent dans des lointains infinis ; de grandes chaînes de montagnes dressant leurs crêtes neigeuses jusque dans les nues ; des rivières qui tombent en cascades ; des fleuves coulant d'une même source les uns à l'Orient, les autres à l'Occident ; et, sur les plus hautes cimes, d'ondoyantes forêts ; d'immenses bois avec leurs animaux, avec les chants de leurs oiseaux, concert unique de mille sons divers ; la situation variée des villes, les nations séparées par la difficulté des lieux : celles-ci retirées sur des hauteurs presque inaccessibles, celles-là disséminées le long des fleuves, au bord des lacs, dans les vallées, autour des marais ; des champs que le travail féconde, des arbres fertiles sans culture ; des ruisseaux qui serpentent d'un cours paisible à travers les prairies ; des golfes riants ; des rivages reculant dans les terres pour former des ports, et tant d'îles semées sur les mers où elles apparaissent pour varier le tableau. Et ces pierres, ces perles brillantes ; ces torrents, dont les ondes rapides roulent l'or pêle-mêle avec le sable ; ces colonnes de feux qui jaillissent du sein de la terre, du milieu même des mers ; et l'Océan qui fait au globe une ceinture, qui partage, avec ses immenses bras, les peuples en continents entre lesquels s'agite sa fureur turbulente ! (...) Regarde les mille fléaux du corps et de l'âme : les guerres, les brigandages, les empoisonnements, les naufrages, l'inclémence du ciel et les vices de nos organes, la mort prématurée d'êtres chéris, et la nôtre, peut-être douce, peut-être amenée par la douleur et les tortures »

Sénèque, *Consolation à Marcia*, chap. XVIII

Texte 45. Penser à quelqu'un

« 'Toi, tu es amoureux !'. Il est aisé de comprendre quel effet eut, sur moi, cette interpellation. C'était une intrusion, dans mes pensées les plus intimes. Pourtant elle posait aussitôt deux questions, que l'on oublie trop souvent, mais qui sont capitales. La première est simple. *Comment a-t-elle vu*, ou comment a-t-elle *su* ? Plus précisément : comment a-t-elle vu et su à quoi je pensais, ou plutôt que je ne pensais pas à quelque chose, mais à *quelqu'un*, et que cela pouvait avoir une telle importance dans ma vie ? Y a-t-il des 'signes particuliers' de cette pensée ou des pensées de



cette sorte ? A quoi les reconnaît-on ?

Une deuxième question vient aussitôt à l'esprit. On pourrait la formuler ainsi : *que me voulait-elle ?* Que *me* voulait-elle *exactement* ? Autrement dit, cette exclamation était-elle *nécessairement* une intrusion, une violence, ou même une violation ? Ne pourrait-elle pas avoir été aussi bienveillante, et même un signe par excellence de 'bienveillance' ? Ne venait-elle pas de *quelqu'un* et même de quelqu'un qui justement, comme on dit, 'pensait à moi' (pour le pire comme le meilleur) ? Et, dans le souvenir que j'évoque : ma propre grand-mère, me révélant à moi-même mes premières amours, comme si justement, seul quelqu'un de singulier, qui pensait à moi, pouvait s'apercevoir que je ne pensais pas à quelque chose, mais à quelqu'un ! ».

Frédéric Worms, *Penser à quelqu'un*, Flammarion, 2014, p. 11.

